



HAL
open science

Le décor architectonique dans les cités de l'ouest de la Gaule d'Auguste aux Sévères

Yvan Maligorne

► **To cite this version:**

Yvan Maligorne. Le décor architectonique dans les cités de l'ouest de la Gaule d'Auguste aux Sévères. *Aremorica. Études sur l'ouest de la Gaule romaine*, 2018, 9, pp.103 - 150. 10.3406/aremo.2018.947 . hal-03805660

HAL Id: hal-03805660

<https://hal.univ-brest.fr/hal-03805660>

Submitted on 31 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le décor architectural dans les cités de l'ouest de la Gaule d'Auguste aux Sévères

Yvan Maligorne

Citer ce document / Cite this document :

Maligorne Yvan. Le décor architectural dans les cités de l'ouest de la Gaule d'Auguste aux Sévères. In: Aremorica. Études sur l'ouest de la Gaule romaine, n°9, 2018. pp. 103-150;

doi : <https://doi.org/10.3406/aremo.2018.947>

https://www.persee.fr/doc/aremo_1955-6713_2018_num_9_1_947

Fichier pdf généré le 12/07/2022

Yvan MALIGORNE

Le décor architectural dans les cités de l'ouest de la Gaule d'Auguste aux Sévères

Les sept cités de Lyonnaise occidentale qui font l'objet de cette communication (fig. 1) n'ont pour la plupart livré qu'un nombre modeste de blocs d'architecture : dans certains chefs-lieux, Vannes et Nantes en particulier, l'inventaire ne comporte guère plus d'une dizaine d'éléments¹. C'est que le démontage des enceintes tardives, généralement grandes pourvoyeuses d'éléments d'architecture et d'inscriptions, s'y est effectué en l'absence de toute surveillance archéologique et sans souci de préserver une documentation de première importance pour la connaissance de l'histoire urbaine. Peu étoffées, les séries régionales se signalent en outre par l'utilisation fréquente du granite, au moins dans les *civitates* les plus occidentales, le recours aux roches métamorphiques étant même exclusif dans la cité des Coriosolites. S'il faut se garder de sombrer dans un déterminisme sommaire – certains granites se prêtent bien à une taille fine et sont de ce point de vue comparables à des grès –, cela n'a pas été sans incidence sur la nature et le niveau des productions des lapicides régionaux. Ainsi, Corseul, chef-lieu dont l'inventaire est le plus fourni, a livré 58 blocs, mais ceux-ci, systématiquement taillés dans des granites, sont presque tous des chapiteaux toscans, des bases toscanes ou attiques et des fûts de colonnes lisses, donc des blocs dont la valeur documentaire est faible puisqu'ils n'autorisent aucune réflexion sur la chronologie ou la circulation des modèles.

On ne saurait donc s'en étonner, les éléments d'architecture régionaux ont longtemps été ignorés par les chercheurs : à côté de notices vagues et imprécises, on ne relève que de

1. Cet article reprend le texte de communications données lors de deux journées d'étude organisées par Dominique Tardy (Institut de recherche sur l'architecture antique, CNRS) à Lyon en 2008 et 2009 et consacrées au décor architectural des Gaules. Il reprend le résultat de recherches conduites dans le cadre d'un doctorat soutenu en 2004 à Paris-13, sous la direction du Professeur Patrick Le Roux. Dans la publication de cette thèse, un trop bref chapitre est consacré au décor architectural, qui est présenté selon un principe typologique en accord avec l'économie générale de l'ouvrage (Y. MALIGORNE, *L'architecture romaine dans l'ouest de la Gaule*, Rennes, 2006, p. 111-138) ; le présent article nous fournit l'occasion d'ordonner la documentation selon un principe chronologique, de réviser nos conclusions sur certains blocs, d'en présenter d'autres, découverts depuis, et d'aborder des questions jusqu'ici laissées en suspens.

rare articles plus consistants, s'efforçant de décrire les blocs et d'en obtenir, avec des fortunes diverses au demeurant, des informations chronologiques². Dans le cadre d'une thèse consacrée à l'architecture des cités de Gaule occidentale, nous avons dressé de ces blocs un inventaire prétendant à l'exhaustivité ; intégrée à une réflexion globale sur l'architecture régionale – réflexion prenant en compte les vestiges des monuments et les inscriptions –, l'étude de ces *membra disiecta* a permis de dégager des conclusions touchant tant à la nature des édifices dont ils proviennent qu'à leur datation et aux artisans qui les ont façonnés. Ce sont les résultats de cette étude que nous restituons ici, en donnant du décor architectonique régional une présentation chronologique, articulée autour de trois grandes phases. Cette présentation du matériel mettra l'accent sur le thème de la circulation des modèles, et en particulier sur la question de la réception des modèles « urbains » (au sens le plus étroit du terme) en contexte provincial, qui occupait une place centrale dans les deux journées d'étude pour lesquelles ce texte a d'abord été rédigé. Ce choix implique deux conséquences. En premier lieu, cet article revêt parfois la forme d'un catalogue d'éléments d'architecture : c'est que nous avons le souci de nous appuyer sur des études de cas précises, sans tenter une synthèse qui ne serait pas justifiée par une démarche analytique préalable. Ensuite, nous ne nous contenterons pas dans les études comparatives de parallèles régionaux ou gaulois, qui sont naturellement les plus pertinents, mais nous remonterons fréquemment aux versions métropolitaines des motifs ; il ne s'agit pas de se livrer à un exercice formel, mais bien d'essayer d'apporter des réponses concrètes aux questions liées à la circulation des modèles métropolitains dans les provinces.

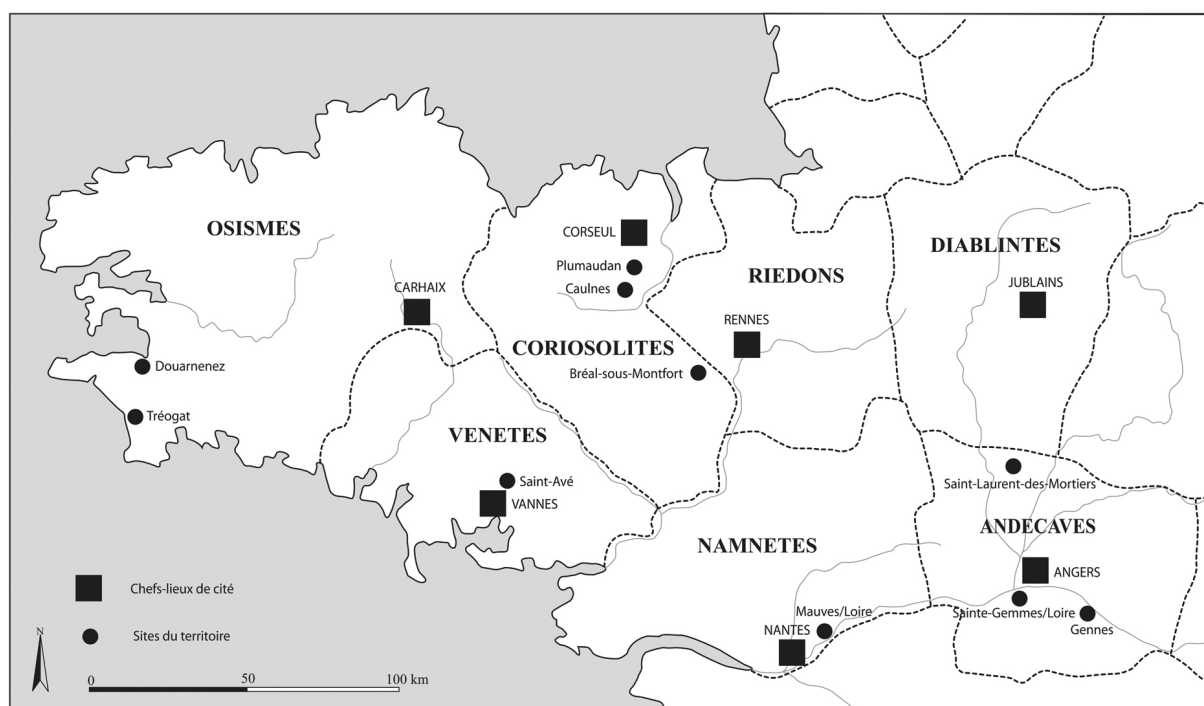
La période augustéenne et la première moitié du 1^{er} siècle : les indices ténus d'une première monumentalisation

Il a fallu attendre le milieu des années 1990 pour que les fouilles archéologiques commencent à recueillir des données tangibles sur l'origine et les premières phases de l'histoire des villes de l'Ouest. En l'état actuel des connaissances, cinq des sept chefs-lieux de *civitas* considérés dans cette étude semblent être des créations de l'époque augustéenne : Corseul (qui a livré les éléments les plus précis et dont la première occupation peut être datée des années 15-10 a.C., la création de la ville étant selon toute vraisemblance une conséquence de la réorganisation des provinces gauloises initiée par le *princeps* lors de son séjour de 16-13 a.C.³), Rennes, Vannes, Carhaix et Nantes⁴.

2. On citera R. SANQUER, « Informations archéologiques », *Gallia* 37, 2, 1979, p. 349-352 (blocs de Carhaix) ; M. PROVOST, « Une tour de l'enceinte gallo-romaine d'Angers », *Gallia*, 38, 1, 1980, p. 97-116 (Angers). Deux articles consacrés à des blocs de Jublains se distinguent en ce qu'ils ont été rédigés par des spécialistes du décor architectonique : J.-C. JOULIA, « Un chapiteau corinthisant à figures en buste de Jublains », *Cahiers du Groupe de recherche sur l'armée romaine et les provinces*, 3, 1984, p. 67-74 et M.-C. BLOT, « Le décor architectonique », in J. Naveau (dir.), *Recherches sur Jublains (Mayenne) et sur la cité des Diablintes*, Rennes, 1997, p. 166-177.

3. H. KERÉBEL (dir.), *Corseul (Côtes-d'Armor), un quartier de la ville antique*, dAf 88, Paris, 2001, p. 232.

4. Les premières traces d'occupation à Vannes se rapportent aux deux décennies précédant le changement d'ère (G. LE CLOIREC, « De la naissance à l'oubli d'un quartier antique de Vannes (Morbihan) : les résultats d'une fouille de sauvetage au 10, rue de la Tannerie », *RAO*, 15, 1998, p. 154-155). C'est aussi sous le règne d'Auguste que l'on peut raisonnablement situer l'apparition de la ville de Rennes, D. Pouille privilégiant toutefois une datation dans la deuxième partie du règne (D. POUILLE (dir.), *Rennes antique*, Rennes, 2008, p. 292-294) ; quant à Nantes et Carhaix, elles n'ont encore livré aucune trace irréfutable d'une occupation augustéenne, et seule la vraisemblance historique incite à situer leur naissance sous le règne d'Auguste.



----- Limite de cité — Principaux cours d'eau

Fig. 1 : Carte des lieux cités dans le texte (fond de carte Aude Leroy).

Les deux autres chefs-lieux ont connu une occupation antérieure à la période augustéenne. Si le nord-est du plateau sur lequel s'étendra la ville romaine de Jublains (*Noviodunum*) était occupé au I^{er} s. a.C. par un modeste village ouvert, établi à proximité immédiate d'un sanctuaire fréquenté quant à lui depuis le II^e s.⁵, c'est une véritable ville qui s'étendait sur le site d'Angers (*Iuliomagus*) : ses premières traces remontent aux environs de 80 a.C. et l'occupation se développe jusqu'à la conquête, moment où l'agglomération, peut-être ceinte d'un rempart, couvre plus de 7 ha⁶. À Jublains comme à Angers, le rôle de la période augustéenne dans la structuration de l'espace urbain est sensible : le choix de ces villes comme capitales de cité – ou la confirmation de leur statut, si elles jouaient déjà ce rôle pour les peuples de l'indépendance, ce qui est probable pour Angers – a trouvé une traduction urbanistique rapide et a entraîné un développement de la surface occupée.

Dans tous ces chefs-lieux, la mise en place d'une parure monumentale étoffée a dû attendre la seconde moitié du I^{er} s. p.C. et les premières décennies du II^e s. ; ce n'est qu'alors qu'ils revêtiront une physionomie véritablement urbaine. Pour les périodes augustéenne et julio-claudienne, l'image que suggèrent les fouilles est celle d'une occupation dominée par des ateliers et boutiques d'artisans, que joutent de modestes maisons construites en bois et terre,

5. J. NAVEAU, « *Noviodunum*, Jublains. Un site urbain dans l'ouest de la Lyonnaise », in R. Bedon (éd.), *Les villes de la Gaule lyonnaise* (= *Caesarodunum XXX*), Limoges, 1996, p. 121 ; NAVEAU 1997, *op. cit.* [n. 2], p. 195-196.

6. J.-P. BOUVET, J. BRODEUR, P. CHEVET, M. MORTREAU, J. SIRAUDEAU, « Un *oppidum* au château d'Angers (Maine-et-Loire) », in B. Mandy et A. de Saulce (dir.), *Les marges de l'Armorique à l'âge du Fer. Archéologie et histoire : culture matérielle et sources écrites*, Actes du XXIII^e colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'âge du Fer, 10^e supplément à la *RAO*, 2003, p. 173-187.

ces bâtiments se répartissant dans une trame viaire embryonnaire, dont seuls les axes principaux sont tracés et aménagés. Les indices de monumentalisation durant le règne d'Auguste et de ses premiers successeurs sont extrêmement ténus. La dernière décennie avant le changement d'ère et les deux décennies qui suivent voient la préparation de la mise en place de complexes publics. Nous disposons en effet d'indices convaincants d'une réservation prévisionnelle des espaces publics dans des tissus urbains en voie de constitution : ainsi, à Vannes, l'esplanade qui sera occupée par le forum à partir du milieu du I^{er} s. est entourée de fossés⁷ ; à Angers, le promontoire qui constituait la partie la plus ancienne de l'*oppidum* laténien est remblayé et une terrasse est établie, qui accueillera un temple quelques décennies plus tard. En revanche, les fouilles n'établissent pas l'érection de grands monuments dès cette période.

Les fragments de décor architectural, si peu nombreux que nous pouvons en dresser ici un catalogue complet, ne contribuent guère à enrichir le bilan ; ils permettent cependant de formuler des hypothèses sur la nature de la première parure monumentale de la région et sur la formation et l'origine des artisans impliqués dans sa réalisation.

Deux occurrences de l'acanthé symétrique de tradition triumvirale

Le meilleur indice d'une datation précoce demeure l'acanthé à découpage symétrique, représentée en contexte régional sur deux chapiteaux seulement, découverts l'un à Angers, l'autre à Rennes. L'exemplaire angevin (fig. 2), sculpté dans un calcaire, est un chapiteau de colonne engagée en tête de mur⁸. Il présente une structure canonique. La partie inférieure du calathos est couverte par deux rangs de feuilles d'acanthé : les feuilles de la première couronne ne comportent que trois folioles à cinq digitations, ce qui conduit à envisager une taille du chapiteau en deux blocs. Les feuilles de la seconde couronne prennent naissance au niveau du lit de pose ; elles comportent cinq folioles à sept digitations ; les folioles inférieures sont presque entièrement masquées par les folioles médianes des feuilles de la première couronne. Les feuilles sont structurées par une côte axiale étroite en forte saillie et bordée par deux sillons. Les folioles sont parcourues par une profonde nervure, de part et d'autre duquel elles se replient doucement. Les digitations sont acérées et pointues, et chacune est animée par une nervure en V. Le découpage des feuilles est symétrique : « en flèche » sur les feuilles de la première couronne, « en harpon » sur celles de la seconde couronne.

Entre les feuilles de la seconde couronne s'élèvent des caulicoles hémicylindriques. Leur gaine est ornée de languettes de section concave, et leur collerette porte quatre petits sépales retournés. Les calices sont posés nettement en retrait de la collerette des caulicoles ; ils comprennent deux demi-feuilles de trois folioles chacune. Les folioles inférieures sont les plus étirées ; comptant six digitations réparties autour d'une nervure axiale très étroite, elles s'affrontent symétriquement et sont enserrées par des folioles médianes qui ne comportent que cinq digitations. Seules sont intégralement conservées les demi-feuilles internes du calice, dont la foliole supérieure se retourne complètement pour soutenir l'enroulement de l'hélice.

7. L. SIMON, A. TRISTE, « Les ensembles précoces de Vannes à travers l'exemple du site de la ZAC de l'Étang », *SFECAG, Actes du congrès du Mans*, Marseille, 1997, p. 85-98 ; MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 23.

8. M. PROVOST, *Recherches sur Angers à l'époque gallo-romaine*, thèse de 3^e cycle, Université de Nantes, 1977, p. 117 ; MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 117-118 avec fig. 85. Dimensions : HT : 48,8 cm ; H. du calathos : 41,1 cm ; H. de la première couronne : 10 cm ; H. de la seconde couronne : 20,5 cm ; H. de l'abaque : 8,3 cm ; diamètre au lit de pose : 35 cm ; largeur de la paroi : 34,5 cm.

Des calices sont issues les crosses, qui revêtent la forme de rubans légèrement concaves et sont croisées. Le développement des hélices est strictement cantonné par la lèvre du calathos ; l'enroulement de leur volute est meublé par une petite rosette à trois pétales, dont un seul exemplaire est conservé. Deux volutes adjacentes étaient en outre reliées par un petit ruban horizontal. Sur la face droite et sur celle qui se situe dans l'axe du mur, les écoinçons entre hélices et volutes sont meublés par un petit calice constitué de deux feuilles lisses s'ouvrant sur un pistil lancéolé. Ce motif n'a en revanche pas été sculpté sur la face gauche. L'abaque est mal conservé ; il semble avoir comporté un bandeau lisse surmonté d'une moulure entièrement abattue. Son centre était orné d'un fleuron constitué de petites feuilles disposées en éventail. Le calice du fleuron, posé sur la retombée de la feuille axiale de la seconde couronne du calathos, était formé de deux demi-feuilles à trois digitations animées de nervures, qui s'ouvrent sur une tige nettement proéminente.



Fig. 2 : Angers, chapiteau corinthien de tradition triumvirale (cliché M. Provost).

Ce chapiteau est le plus ancien élément d'architecture conservé dans la région. Il met en œuvre une acanthe très proche de celle des chapiteaux protoaugustéens de Narbonnaise⁹ et des exemplaires médioaugustéens d'Aquitaine¹⁰, tant par son découpage symétrique que par le modelé du limbe. La présence de motifs végétaux dans les écoinçons contribue à ranger

9. A. ROTH-CONGÈS, « L'acanthé dans le décor architectural protoaugustéen en Provence », *RAN*, 16, 1983, p. 103-134.

10. D. TARDY, *Le décor architectural de Saintes antique. Les chapiteaux et les bases*, Paris – Bordeaux, 1989, p. 15-26 et 29-32 (chapiteaux datés des années 15-10 a.C.).

ce bloc dans l'héritage des productions romaines dites du Second Triumvirat¹¹ : il s'agit là d'une citation métropolitaine, d'ailleurs assez peu fréquemment attestée en Gaule¹². Signalons enfin la présence des rosettes dans l'enroulement des hélices¹³ qui, si elle n'offre aucun indice chronologique, témoigne du soin apporté à la réalisation de ce chapiteau¹⁴.

Si les références protoaugustéennes sont patentes, un certain nombre de caractères ne trouvent pas leur place dans cet horizon chronologique et interdisent de postuler une datation aussi haute. Le rendu des caulicoles, pratiquement hémicylindriques et bien détachés du calathos, témoigne, par rapport à de nombreux chapiteaux de Narbonnaise, d'un progrès sensible dans l'individualisation des composantes¹⁵. Observation sans doute plus pertinente, puisque relevant des cartons mis en œuvre et non des compétences de l'artisan, la collerette des caulicoles diffère elle aussi nettement de celle des chapiteaux protoaugustéens de Narbonnaise et de leurs épigones aquitains : ceux-ci n'offrent en effet qu'un ou deux ourlets horizontaux lisses¹⁶. Alors que la collerette des chapiteaux romains et italiens reste lisse jusque dans le courant de l'époque julio-claudienne, pour recevoir ensuite une torsade¹⁷, elle est, en Narbonnaise, habillée d'un décor végétal dès l'époque médioaugustéenne¹⁸. Enfin, si le calice dont est issue la tige du fleuron rencontre de proches parallèles sur les chapiteaux de Saintes¹⁹, le fleuron lui-même

-
11. Pour les chapiteaux corinthiens dits du Second Triumvirat, voir, dans une bibliographie pléthorique, H. KÄHLER, *Die römischen Kapitelle des Rheingebietes*, Berlin, 1939, p. 14-18 ; W.-D. HEILMEYER, *Korinthische Normalkapitell. Studien zur Geschichte der römischen Architekturdécoration*, Heidelberg, 1970, p. 36-42, 105 et 111.
 12. On citera les chapiteaux du théâtre d'Arles (KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], Beil. 4.5-6 et ROTH-CONGÈS 1983, *op. cit.* [n. 9], fig. 36), cinq chapiteaux de Saintes (TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], p. 15-24 et 29-31) et un chapiteau de Bourbonne-les-Bains (Y. MALIGORNE, « Le style du Second Triumvirat et la première parure monumentale des cités du Centre-Est. Proposition de datation de quelques édifices mettant en œuvre une acanthe à découpage symétrique », in M. Reddé (dir.), *Aspects de la romanisation dans l'est de la Gaule*, vol. 1, Glux-en-Glenne (Bibracte 21), 2011, p. 259-260), qui comportent tous des rosettes dans les écoinçons. Les chapiteaux des portes de Langres (KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], p. 16-17 et fig. 3 ; TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], pl. II et n. 53) et un chapiteau de Cologne (KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], Taf. 1, bloc A1 et p. 22-23) meublent quant à eux leurs écoinçons de calices, motif dont la forme épouse parfaitement le mouvement des crosses.
 13. L'enroulement des crosses externes étant systématiquement abattu, la présence de rosettes à cet emplacement n'est pas vérifiable.
 14. Pour des éléments de comparaison proto- et médioaugustéens à Saintes, Suse, Nîmes et Lyon, voir TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], p. 31 ; ces motifs purement ornementaux poursuivent leur carrière bien au-delà de la période augustéenne : pour une mise au point, A. OLIVIER, « Le chapiteau corinthien du domaine gallo-romain de la Vigne de Saule, à Saint-Rémy (Saône-et-Loire) », *RAE*, 46, 1995, p. 38.
 15. La comparaison avec les caulicoles des chapiteaux santais (*supra*, n. 12) est à cet égard tout à fait éclairante : plate-ment traités, ceux-ci recouvrent tout l'espace compris entre les feuilles de la seconde couronne et se contentent de tapisser le calathos.
 16. Voir les exemplaires rassemblés par KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], Bei. 4 et 5 et par ROTH-CONGÈS 1983, *op. cit.* [n. 9], *passim* ; cf. aussi A. ROTH-CONGÈS, « Le mausolée de l'Île du Comte », in J.-C. Bessac, M. Christol, J.-L. Fiches, Y. Gasco, M. Janon, A. Michelozzi, C. Raynaud, A. Roth-Congès, D. Terrer, Ugernum, *Beaucaire et le Beaucairois à l'époque romaine*, Cahiers de l'ARALO 15 et 16, 1987, fig. 148-153 et p. 58 (caulicoles présentant un ourlet tubulaire).
 17. P. PENSABENE, *Scavi di Ostia, VII, I capitelli*, Rome, 1973, p. 209 : le premier chapiteau d'Ostie dont l'ourlet est décoré (n° 224) est daté de la première moitié du I^{er} siècle.
 18. Voir les chapiteaux du *parascaenium* du théâtre d'Arles, datés des années 15-10 av. n.è (ROTH-CONGÈS 1983, *op. cit.* [n. 9], p. 131, avec la fig. 37) ; ceux de la Porte d'Auguste, à Nîmes, datés du début de la dernière décennie a.C. (A. VON GLADISS, « Der "Arc du Rhône" von Arles », *MDAI (RM)* 79, 1, 1972, pl. 51-2 ; ROTH-CONGÈS 1983, *op. cit.* [n. 9], fig. 13, avec les remarques de la p. 111 sur le rythme de la mise en place du décor) ; les chapiteaux de la Maison Carrée, datés des premières années après le changement d'ère (R. AMY, P. GROS, *La Maison Carrée de Nîmes*, XXXVIII^e suppl. à *Gallia*, Paris, 1979, pl. 58-63). À partir de cette date, le décor de la collerette s'impose.
 19. TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], fig. 2-6.

n'a rien de commun avec les motifs proéminents et quelque peu exubérants des chapiteaux de Narbonnaise ou d'Aquitaine²⁰. Ces données invitent à proposer une datation entre les années 15 a.C. – *terminus* imposé par le décor des caulicoles – et le changement d'ère, en tout état de cause encore augustéenne. Les petites dimensions du chapiteau et sa position en tête de mur ne laissent guère de doute sur son appartenance à une tombe, et plus précisément à la chapelle d'un *monumentum* à podium.

Le seul autre chapiteau présentant une acanthe symétrique de tradition triumvirale a été découvert à Rennes (fig. 3) et n'est connu que par un fragment, qui conserve, de façon très lacunaire, un angle du registre des calices²¹. Les folioles comportent cinq digitations aux extrémités pointues, se répartissant autour d'une nervure axiale très prononcée, de part et d'autre de laquelle le limbe se replie en un mouvement plutôt souple. Les digitations des folioles adjacentes entrent en contact par la pointe, donnant naissance à des zones d'ombre en forme de goutte très allongée suivie par un triangle curviligne complètement refermé. L'extrémité droite du bloc conserve les vestiges d'une crosse externe profondément démembrée par une rainure axiale.



Fig. 3 : Rennes, fragment de chapiteau corinthien à acanthe symétrique (cliché H. Paitier, Inrap).

L'acanthé de ce chapiteau relève du type « en flèche ». Son limbe est plus sommairement traité que celui des feuilles du chapiteau d'Angers : les folioles sont parcourues par une profonde nervure, mais la surface des digitations est platement rendue et elles sont moins acérées. Ces constats impliquent probablement une datation plus tardive. L'utilisation de l'acanthé à découpage symétrique a pu se prolonger bien au-delà du changement d'ère dans les Trois Gaules : M. Trunk date du règne de Tibère un chapiteau d'August²², et les chapiteaux extrêmement schématiques de la tombe monumentale de Faverolles, assurément postérieurs à la première décennie de notre ère, pourraient dater du milieu du 1^{er} s.²³ ; rappelons encore que

20. Les fleurons protoaugustéens débordent largement de l'abaque et sont fortement déversés : ROTH-CONGÈS 1983, *op. cit.* [n. 9].

21. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 118 avec fig. 86 ; POUILLE 2008, *op. cit.* [n. 4], p. 48. Dimensions : H. cons. : 11,8 cm ; profondeur cons. : 17,6 cm ; lg cons. : 20,9 cm.

22. M. TRUNK, *Römische Tempel in den Rhein- und westlichen Donauprovinzen* (Forschungen in August 14), August 1991, p. 105, avec la fig. 40.

23. Y. MALIGORNE, « Décor architectural et datation de la tombe monumentale de Faverolles », *Bulletin de la Société archéologique champenoise* 99^e année, fasc. 4, 2008, en part. p. 63-66.

dans la péninsule Ibérique, ce type de découpage se maintient durant toute l'époque julio-claudienne²⁴. En l'absence des indices qu'auraient pu nous fournir la syntaxe du chapiteau rennais et les autres composantes de son décor, il faut donc s'en tenir à une proposition chronologique large, couvrant la période médioaugustéenne et les premières décennies du I^{er} s. p.C.

Autres blocs d'architecture précoces

Deux autres blocs peuvent être datés des débuts de l'Empire sur la foi d'une analyse typologique et stylistique confortée, pour l'un d'entre eux, par des données stratigraphiques.

Le premier est un modeste fragment d'abaque (fig. 4a-b) mis au jour à Rennes, dans une fosse comblée avant le milieu du I^{er} s. p.C.²⁵. Ce contexte, qui assure une datation précoce, ne va pas sans poser problème ; plutôt que d'imaginer, sur la seule fois d'un petit bloc, que l'édifice auquel il appartenait était déjà détruit à ce moment, on peut envisager que le fragment provienne d'un bloc cassé ou rejeté du chantier pour une raison inconnue ; l'enfouissement serait ainsi contemporain de la construction.

Son profil se compose de bas en haut d'un bandeau lisse, d'un rang de billettes quadrangulaires – atrophiées sur l'un des côtés –, d'un cavet sous listel et d'un rang d'oves et fers de lance sur ovolo. Les oves ne sont dégagés que dans leur moitié inférieure ; ils sont enserrés par des coquilles qui ne se rejoignent pas à la base et ne convergent pas au sommet. Ce type d'oves, qui ne connaît pas d'équivalent à Rome et en Italie, se rencontre en revanche fréquemment sur des membres d'architecture proto- ou médioaugustéens de Narbonnaise ou d'Aquitaine : ainsi, sur les temples géminés de *Glanum*, ou sur les premiers chapiteaux de Saintes²⁶. Ce sont les oves qui constituent le critère de datation le plus sûr pour le fragment rennais, puisqu'ils ne sont fréquents en pareille position que sur des chapiteaux augustéens ou julio-claudiens²⁷. Le contexte archéologique, qui fixe un *terminus ante quem* au milieu du I^{er} s. au plus tard, la typologie des oves et la syntaxe du décor désignent donc une réalisation de la première moitié du I^{er} s.

24. M.-A. GUTIÉRREZ BEHEMERID, *Capiteles romanos de la Península Ibérica*, Valladolid, 1992, p. 130 et 132.

25. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 118 avec fig. 87. Le fragment a été exhumé à l'occasion d'une fouille préventive conduite en 1999-2000 sur le site de l'ancien hôpital militaire, rue Ambroise Paré. Dimensions : H : 8,8 cm ; lg cons. : 14 cm ; largeur max. : 8,7 cm.

26. La seule présence des fers de lance implique une datation augustéenne ou julio-claudienne, puisque ces éléments sont remplacés par des pointes de flèche à la fin de l'époque julio-claudienne : D.E. STRONG, « Late Hadrianic Architectural Ornament in Rome », *PBSR*, 21, 8, 1953, p. 120 et fig. 1.

27. En Gaule, on peut citer les chapiteaux protoaugustéens des temples géminés de *Glanum* (P. GROS, « Les temples géminés de *Glanum*. Étude préliminaire », *RAN*, 14, 1981, fig. 39-41 ; ROTH-CONGÈS 1983, *op. cit.* [n. 9], fig. 30 et 31 : l'abaque montre une séquence très voisine de celle du fragment rennais : seul manque le rang de billettes, et l'on retrouve le bandeau, le cavet sous listel et l'ovolo) ; un exemplaire protoaugustéen de Nîmes (KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], Bei. 5-2) ; des chapiteaux médioaugustéens de Saintes (TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], fig. 3, 4, 5, 7, pour des chapiteaux datés de la fin de la deuxième décennie avant notre ère, et fig. 12 pour un chapiteau de la première décennie de notre ère) ; les chapiteaux de la Maison Carrée de Nîmes, eux aussi médioaugustéens (AMY, GROS 1979, *op. cit.* [n. 18], pl. 58-65) ; les chapiteaux de l'arc d'Orange, tibériens (P. GROS, « Pour une chronologie des arcs de triomphe de Gaule narbonnaise », *Gallia*, 37, 1, 1979, fig. 16) ; un chapiteau d'Autun, que l'on peut sans doute dater du début de la période julio-claudienne (OLIVIER 1995, *op. cit.* [n. 14], fig. 6). Après les premières décennies de notre ère, le recours aux oves sur le décor de l'abaque revêt un caractère tout à fait exceptionnel, au moins dans l'espace gallo-germanique (voir cependant TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], fig. 47 pour un chapiteau composite flavien).



Fig. 4 : Rennes,
fragment d'abaque
(cliché H. Paitier, Inrap).



Le second bloc est un imposant fragment de corniche modillonnaire découvert à Carhaix (fig. 5). Sculpté dans un granite régional à grain fin, il présente un léger décrochement de 14 cm qui se répercute sur toutes les moulures ; cette caractéristique permet de le rattacher à un ordre dont les supports étaient des pilastres. Le registre inférieur est composé d'un listel, d'un rang de denticules, d'un filet droit et d'un quart-de-rond lisse. Les denticules présentent une façade rectangulaire, la dimension horizontale primant nettement la dimension verticale ; leurs intervalles sont profilés en quart-de-rond. Le registre médian conserve, au-dessus d'un filet, les vestiges de deux modillons en console dont seule la partie postérieure est préservée ; ils sont lisses, dépourvus de moulure de couronnement et s'appuient sur une plage lisse. Le soffite du larmier n'est conservé que sur une profondeur de 3,5 à 6 cm et n'accueillait sans doute aucun décor. La façade du larmier et la cimaise ont totalement disparu.



Fig. 5 : Carhaix, Fragment de corniche modillonnaire (cliché de l'auteur).

Cette corniche se signale d'abord par sa grande sobriété ; sa structure, qui privilégie nettement le registre supérieur²⁸, apparaît d'autant plus clairement que toutes les moulures sont lisses. La présence du rang de denticules n'en est que plus remarquable et dénote sans doute une conscience claire des composantes obligées d'une corniche corinthienne canonique. La modénature est pourtant marquée par un caractère provincial affirmé : s'il faut relever en premier lieu l'absence de moulure de couronnement sur les modillons, c'est surtout la résolution des problèmes posés par le décrochement de la corniche qui retient l'attention : le modillon droit est contigu à l'avancée de la corniche, avec laquelle il fait corps, perdant ainsi toute autonomie. Selon Albéric Olivier²⁹, le modillon pourrait avoir été placé à cheval sur le décrochement, qu'il aurait absorbé, selon un dispositif original mais plusieurs fois attesté, en particulier à Jublains³⁰.

Sa modénature lisse et son état de conservation très lacunaire ne facilitent pas la datation du bloc, mais la syntaxe du registre inférieur semble pouvoir être exploitée : la succession verticale des denticules et du quart-de-rond reproduit en effet, au moins dans son profil, des ordonnances médioaugustéennes³¹. Malgré leur écrasement, les denticules, qui occupent un tiers de

28. Les rapports entre les différents registres s'établissent comme suit : registre inférieur, 0,22 HT, registre médian, 0,23 HT, registre supérieur, 0,55 HT.

29. Communication écrite, mars 1998 ; nous remercions M. Olivier de cette suggestion.

30. A. OLIVIER, A. REBOURG, « La corniche du temple et son apport à la restitution des élévations », in J. Naveau (dir.), *Recherches sur Jublains (Mayenne) et sur la cité des Diablintes*, Rennes, 1997, p. 180. On retrouve un dispositif identique sur une corniche de la région de Trèves : B. NUMRICH, *Die Architektur der römischen Grabdenkmäler aus Neumagen. Beiträge zur Chronologie und Typologie* (Trierer Zeitschrift, Beiheft 22), Trèves, 1997, pl. 30.2 et 36.1 (fragments d'un monument funéraire de Kirf).

31. À Rome, on observe la superposition des denticules et des oves, au-dessus des rais de cœur de couronnement de la frise, pendant les périodes médio- et tardoaugustéennes : temples de Mars Ultor (C. LEON, *Die Baunormentik des Trajansforums und ihre Stellung in der früh- und mittelkaiserzeitlichen Architekturdekoration Roms*, Vienne, Cologne, Graz, 1971, pl. 78-2) et de la Concorde (D.E. STRONG, J.-B. WARD-PERKINS, « The Temple of Castor in the Forum Romanum », *PBSR*, 30, 1962, pl. XIXa). Elle est présente à la base de la corniche de la Maison Carrée, médioaugustéenne (AMY, GROS 1979, *op. cit.* [n. 18], p. 161), sur l'arc d'Orange, tибérien (R. AMY, P.-M. DUVAL, J. FORMIGÉ, J.-J. HATT, A. PIGANIOL, C. PICARD, J.-Ch. PICARD, *L'arc d'Orange*, 2 volumes, XV^e supplément à *Gallia*, Paris, 1962, p. 23, fig. 4 et pl. 69) et sur des blocs sants d'époque tибérienne (D. TARDY, *Le décor architectural de Saintes antique, II, Les entablements*, Bordeaux, 1994, fig. 7 et p. 30).

la hauteur du registre, en constituent toujours la composante la plus importante, alors que leur rôle plastique décroît très rapidement en Gaule, quand ils ne sont pas purement et simplement supprimés³². Ces observations, qui désignent une datation relativement haute, semblent confortées par la typologie du rang de denticules. À Rome, le recours à un quart-de-rond pour en meubler les intervalles est restreint à la période protoaugustéenne³³, après laquelle d'autres profils lui sont préférés. Son emploi est en revanche plus long en contexte provincial, même s'il demeure tout à fait marginal : il peut être relevé sur une corniche modillonnaire de Cordoue, que C. Márquez date de la période julio-claudienne³⁴, ou en encore à la base de la corniche ionique d'un monument funéraire nîmois situé par P. Varène à la fin du I^{er} s.³⁵. Ces exemples, on le voit, ne contredisent pas les résultats de l'examen de la syntaxe du bloc et nous conduisent à proposer une datation dans le courant du I^{er} s., sans qu'il soit possible d'être plus précis. Le bloc méritait d'être retenu ici parce qu'il renvoie à des modèles précoces, tant dans sa syntaxe que dans son vocabulaire ornemental.

Nature de la première parure monumentale et circulation des modèles

On le voit, les éléments d'architecture attribuables aux dernières décennies avant notre ère et à la première moitié du I^{er} s. sont très rares. Données issues des fouilles archéologiques et examen des collections lapidaires, tous les indices convergent pour désigner le règne d'Auguste et des premiers Julio-Claudiens comme une période peu active dans le domaine édilitaire.

Si les chapiteaux à acanthe symétrique sont très mal représentés, nous ne connaissons aucun exemple d'emploi précoce de l'acanthe en feuille d'olivier : la production de chapiteaux corinthiens dans l'horizon régional n'est bien attestée qu'à partir de la seconde moitié du I^{er} s. Il serait prématuré d'en déduire que l'acanthe symétrique de tradition triumvirale a été mise en œuvre dans la région jusqu'à une date avancée du I^{er} s. Il semble plutôt que les premiers chapiteaux corinthiens relèvent de tentatives isolées et sporadiques de monumentalisation, lesquelles n'ont pas été immédiatement relayées. Cela donne à penser que ces premiers *ornamenta* ont été sculptés par des artisans itinérants, qui n'ont pas fait souche et n'ont pas laissé de successeurs.

Le fait qu'Angers ait livré le plus ancien élément d'architecture connu dans l'Ouest (fig. 2) ne surprend pas : la continuité d'occupation entre le probable *oppidum* laténien et la ville ro-

32. Pour l'évolution de l'importance relative des denticules, voir les remarques de P. GROS, « Entablements modillonnaires d'Afrique au II^e s. apr. J.-C. (À propos de la corniche des temples du forum de Rougga) », *MDAI (RM)*, 1978, p. 462 note 7. En contexte provincial, les situations sont très diverses, et doivent être examinées site par site. Par exemple, dans les séries santaises, les corniches postérieures à la période flavienne ne comportent plus de rang de denticules : TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], fig. 7, 11, 16, 17.

33. Il définit, pour les denticules, le « type A » de LEON 1971, *op. cit.* [n. 31], p. 268 ; voir encore T. MATTERN, *Gesims und Ornament. Zur stadtrömischen Architektur von der Republik bis Septimius Severus*, Münster, 2001, p. 64 sq. (Type 2). Pour les corniches du temple du divus Iulius, voir M. MONTAGNA-PASQUINUCCI, « La decorazione architettonica del tempio del Divo Giulio nel foro romano », *Accademia nazionale dei Lincei, Monumenti antichi*, I-4, 1973, pl. III-b et les remarques de P. GROS, *Aurea Tempia. Recherches sur l'architecture religieuse de Rome à l'époque d'Auguste*, BEFAR 231, Rome, 1976, p. 210 ; pour les corniches du temple de Saturne, P. PENSABENE, *Tempio di Saturno (Lavori e studi di archeologia pubblicati dalla Soprintendenza archeologica di Roma 5)*, Rome, 1984, p. 46-48, 118 et fig. de la p. 119.

34. C. MÁRQUEZ, *La decoración arquitectónica de Colonia Patricia. Una aproximación a la arquitectura y urbanismo de la Cordoba romana*, Cordoue, 1998, n° 20 bis, p. 147-148 et pl. 31.

35. P. VARÈNE, « Blocs d'architecture funéraire découverts à Nîmes », *Gallia*, 28, 1, 1970, fig. 14, 18 et 19 ; pour la datation, voir p. 115.

maine est un facteur favorable à un développement précoce du chef-lieu de la cité nouvellement instituée. Cependant, le chapiteau de *Iuliomagus* est attribuable à une tombe. Le fragment de registre supérieur mis au jour à Rennes (fig. 3) provient lui aussi d'un chapiteau de modestes dimensions. Les plus anciens éléments d'architecture se rapportent donc à des programmes édilitaires privés, et non à des constructions publiques. On ne sait rien de leurs commanditaires : nous ignorons en particulier s'ils étaient des notables indigènes ou s'ils s'agissaient d'allogènes. Quoi qu'il en soit, ils ont choisi de manifester concrètement leur prééminence sociale et leur adhésion au pouvoir romain – les deux phénomènes allant de pair – en faisant ériger de grands *monumenta* qui empruntaient sans doute eux-mêmes leur typologie à des modèles italiens. Ces tombes devaient être d'autant plus remarquables qu'elles se dressaient aux marges de tissus urbains encore peu denses – surtout à Rennes – et marqués par une utilisation systématique d'architecture de terre et de bois.

Le personnage qui s'est fait construire un tombeau à Angers a eu précocement accès à des *lapidarii* de bon niveau, qui avaient une connaissance directe des modèles dits du Second Triumvirat et qu'il a dû faire venir de loin. Le traitement très plastique du limbe des feuilles et la présence d'un décor sur la collerette des caulicoles rencontrant leurs plus proches parallèles en Narbonnaise, ces artisans étaient originaires de la *Provincia* ou ont été formés au contact d'artisans de la Narbonnaise. Leur activité s'inscrivait probablement dans un cadre supraprovincial. Le fragment rennais, qui témoigne d'un niveau stylistique assurément inférieur et d'une dépendance moins marquée à l'égard des modèles sud-galliques, documente l'activité d'artisans œuvrant vraisemblablement dans une aire moins vaste.

Le fragment d'abaque de Rennes (fig. 4) est selon toute vraisemblance le vestige d'un édifice de plus grande ampleur, tandis que l'appartenance de la corniche modillonnaire de Carhaix (fig. 5) à un édifice public ne fait aucun doute. Nous tenons là les témoins des toutes premières composantes de la parure monumentale de ces villes. L'abaque de Rennes, qui porte la marque de cartons mis en œuvre par des artisans micrasiatiques ayant travaillé à Arles durant la période protoaugustéenne³⁶, et rencontre surtout un parallèle absolument exact à Lyon³⁷, provient d'un chapiteau qui doit sans doute lui aussi être attribué à des artisans itinérants. La corniche de Carhaix met en œuvre des modèles urbains relayés par la Narbonnaise, mais sa datation est difficile à préciser, faute de contexte archéologique exploitable – elle livre peut-être une version relativement tardive de ces modèles augustéens –, et elle est taillée dans un granite, éléments qui pourraient conduire à en imputer la taille à des artisans régionaux.

La seconde moitié du I^{er} siècle et les premières décennies du II^e siècle : un ample mouvement édilitaire

Entre les années 65 et 130, tous les chefs-lieux et de nombreuses agglomérations secondaires sont le cadre d'une intense activité édilitaire. L'exemple le plus frappant de cette évolution radicale nous est assurément fourni par Jublains : si la révision des inscriptions dédicatoires du premier état du théâtre conduit à écarter la datation domitienne jusqu'alors soutenue et

36. ROTH-CONGÈS 1983, *op. cit.* [n. 9], fig. 36, pour les chapiteaux en marbre du théâtre d'Arles.

37. Nous devons la connaissance de ce fragment (inv. 639 du musée gallo-romain de Lyon) à Djamilia Fellague (université de Grenoble), que nous remercions.

nous prive du même coup d'un jalon important³⁸, si *Noviodunum* n'est assurément pas le cadre d'un projet monumental d'ensemble, avec ce que le terme implique en termes de cohérence programmatique, le chef-lieu des Aulerques Diablintes n'en est pas moins profondément transformé en l'espace de quelques décennies. Le sanctuaire poliade, sur lequel nous reviendrons amplement, est monumentalisé ; des thermes publics et un théâtre sont érigés³⁹. Seule la place publique qui occupe le cœur de la ville, et qu'il faut probablement identifier au forum, semble être antérieure à cet ample mouvement de transformation qui implique aussi la mise en place définitive de la trame viaire⁴⁰. Vannes nous offre un autre exemple de transformation rapide, puisque le premier état de son forum, un édifice de spectacle et un portique sont érigés au centre de la ville durant la seconde moitié du I^{er} s.⁴¹. Le mouvement de monumentalisation se prolonge sans rupture durant les premières décennies du II^{er} s. : c'est alors qu'est achevé le temple périptère qui se dresse au cœur du sanctuaire de Jublains et que sont érigés les sanctuaires poliades de Corseul et de Rennes⁴². Cette intense activité édilitaire porte sur des monuments de types variés : forums ; sanctuaires publics, dans les chefs-lieux (Jublains, Corseul, Rennes) comme dans les agglomérations secondaires (Douarnenez, Mauves-sur-Loire, Bréal-sous-Monfort) ; aqueducs (Carhaix) et thermes publics (Jublains, Angers).

Alors que l'on ne connaît pour la période augusto-tibérienne que de rares éléments d'architecture, ce type de documentation s'étoffe sensiblement durant la période flavienne, et surtout durant la première moitié du II^e s. Même s'il n'est pas toujours ni partout assuré que les séries architectoniques constituent un reflet fidèle de l'activité édilitaire – le hasard des conservations peut avoir un effet déformant ; certains édifices ne laissent guère de place aux ordres d'architecture ; dans certains contextes, la brique a pu avantageusement remplacer la pierre –, elles contribuent dans le cas présent, avec les autres sources, à désigner ces décennies comme un moment essentiel dans le processus d'urbanisation et d'intégration de l'Ouest gaulois.

La fin de la période julio-claudienne et la période flavienne

C'est à la fin de la période julio-claudienne que nous proposons d'attribuer un chapiteau de pilastre corinthien d'Angers (fig. 6)⁴³. L'acanthé, dont le modelé est très schématique, s'inscrit dans une épure ogivale ; les folioles inférieures sont réduites à trois digitations effilées, avec une prééminence marquée de la digitation axiale, tandis que sur les folioles médianes, aucune digitation ne se détache. La silhouette générale de l'acanthé et l'étirement des digitations dési-

38. La lecture proposée par R. REBUFFAT, « Les Aulerques Diablintes », in F. Bérard et Y. Le Bohec (éd.), *Inscriptions latines de Gaule Lyonnaise*, Lyon, 1992, p. 116-119 (dédicace à Domitien) ne peut être retenue et c'est la formule *In honorem domus divinae* qui ouvrirait l'inscription, comme le proposait *AE*, 1991, 1238.

39. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 163-165.

40. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 32.

41. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 165.

42. Pour ces sanctuaires poliades, MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 39-47.

43. Le bloc nous a posé de nombreux problèmes. Nous l'avons d'abord daté (ainsi que la frise de rinceau de la fig. 7, qui nous semble devoir lui être associée) du milieu du II^e s., position de compromis essayant de tenir compte de la présence de traits que nous jugions plutôt disparates (contours de l'acanthé, traitement des surfaces, absence de décor sur l'ourlet des caulicoles et typologie du calice du fleuron d'abaque). Nous préférons désormais nous en tenir aux caractères typologiques et laisser de côté l'exécution, assurément médiocre, qui peut s'expliquer par l'intervention d'un artisan de faible niveau et ne doit pas nécessairement orienter la datation. Que Djamila Fellague (université de Grenoble), consultée, soit vivement remerciée.



Fig. 6 : Angers, chapiteau corinthien (cliché P. David, musées d'Angers).

gnent en contexte régional une réalisation postérieure au milieu du I^{er} s., qui n'est pas contredite par la forme du calice du fleuron d'abaque, typique des séries du I^{er} s. En revanche, l'absence de décor sur la collerette des caulicoles constitue indubitablement un trait archaïsant. Nous pensons devoir associer à ce chapiteau deux blocs d'architrave-frise se développant sur un plan courbe (fig. 7). Découverts au même endroit, taillés dans le même matériau que le chapiteau, ils partagent avec lui un traitement négligé en relief méplat. L'architrave est lisse, y compris le talon de couronnement, et les deux fascies presque verticales ne sont séparées par aucune moulure de transition. Il semble difficile de reconnaître dans cette bipartition de l'architrave un signe d'archaïsme : elle se maintient très largement en Gaule durant le I^{er} s., en particulier sur des monuments funéraires⁴⁴. Le rinceau, probablement à tiges parallèles, se signale par son

44. La bipartition se maintient sur les architraves de Saintes durant tout le Haut-Empire : TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], fig. 33, 37-39 et 47-50 (de l'époque julio-claudienne à la fin du II^e s.) ; même si l'on ne peut écarter *a priori* l'hypothèse d'une originalité locale, d'autres exemples d'architraves bipartites sont connus après l'époque augustéenne, par exemple à Arlon : J.-N. ANDRIKOPOULOU-STRACK, *Grabbauten des 1. Jahrhunderts nach Chr. im Rheingebiet* (Bonner Jahrbücher, 43), Bonn, 1986, p. 24-25 (« neronisch oder frühflavisch ») ; NUMRICH 1997, *op. cit.* [n. 30], p. 81 et pl. 13 (p. 189).

schématisme : la tige principale est structurée par de longs et minces caulicoles cannelés, dont jaillissent des bractées sommairement découpées, à peine animées par des nervures axiales ; les tiges secondaires engendrent des fleurons très simples – l'un, composé de deux corolles de pétales lancéolés, relève d'un type bien documenté de l'époque augustéenne à la fin de la période julio-claudienne⁴⁵ – et les écoinçons sont occupés par des calices bifides, dont certains s'ouvrent sur un pistil lancéolé. Pour autant qu'on puisse en juger, la densité du décor – on sait qu'elle constitue un critère chronologique non négligeable – ne nuit pas à sa lisibilité.

Le rapprochement du chapiteau et des blocs d'architrave-frise, si tant est qu'il soit justifié, nous renseigne sur la typologie du monument : l'architrave-frise doit être attribuée à la *tholos* (d'environ 3,60 m de diamètre) d'un monument funéraire, dont a aussi été retrouvé un bloc de toiture recouverts de feuilles imbriquées ; le chapiteau de pilastre peut provenir du socle quadrangulaire du monument.



Fig. 7 : Angers, bloc d'architrave-frise (cliché P. David, musées d'Angers).

Pour aborder l'étude du décor architectural d'époque flavienne dans l'Ouest – ou tout au moins celle des chapiteaux à feuilles d'acanthé –, nous disposons avec le sanctuaire périurbain de Jublains d'un jalon d'une grande précision. La construction des monuments qui composent ce sanctuaire s'étant échelonnée sur plusieurs décennies, nous serons amené à y revenir plusieurs fois dans les développements qui suivent (fig. 8 et 9).

45. Le fleuron de la fig. 7, avec une corolle supérieure de pétales démembrés par une nervure axiale et une corolle inférieure de pétales lancéolés, trouve des parallèles étroits sur une frise de rinceau de Langres, qui met en œuvre une acanthé à découpage symétrique et est datable des environs du changement d'ère (Y. MALIGORNE, S. FÉVRIER, J.-N. CASTORIO, « Les monuments funéraires augusto-tibériens de Langres », in : *Proceedings of the XIIth International colloquium on Roman Provincial Art, Pula, 23-28 mai 2011*, Pula, 2014, fig. 6), et sur un rinceau de pilastre toulousain datable de la période Claude-Néron (M. MATHEA-FÖRTSCH, *Römische Rankenpfeiler und –pilaster. Schmuckstützen mit vegetabilem Dekor, vornehmlich aus Italien und den westlichen Provinzen*, Mayence, 1999, Kat. 252, p. 185, pl. 63.3 et 64.1).

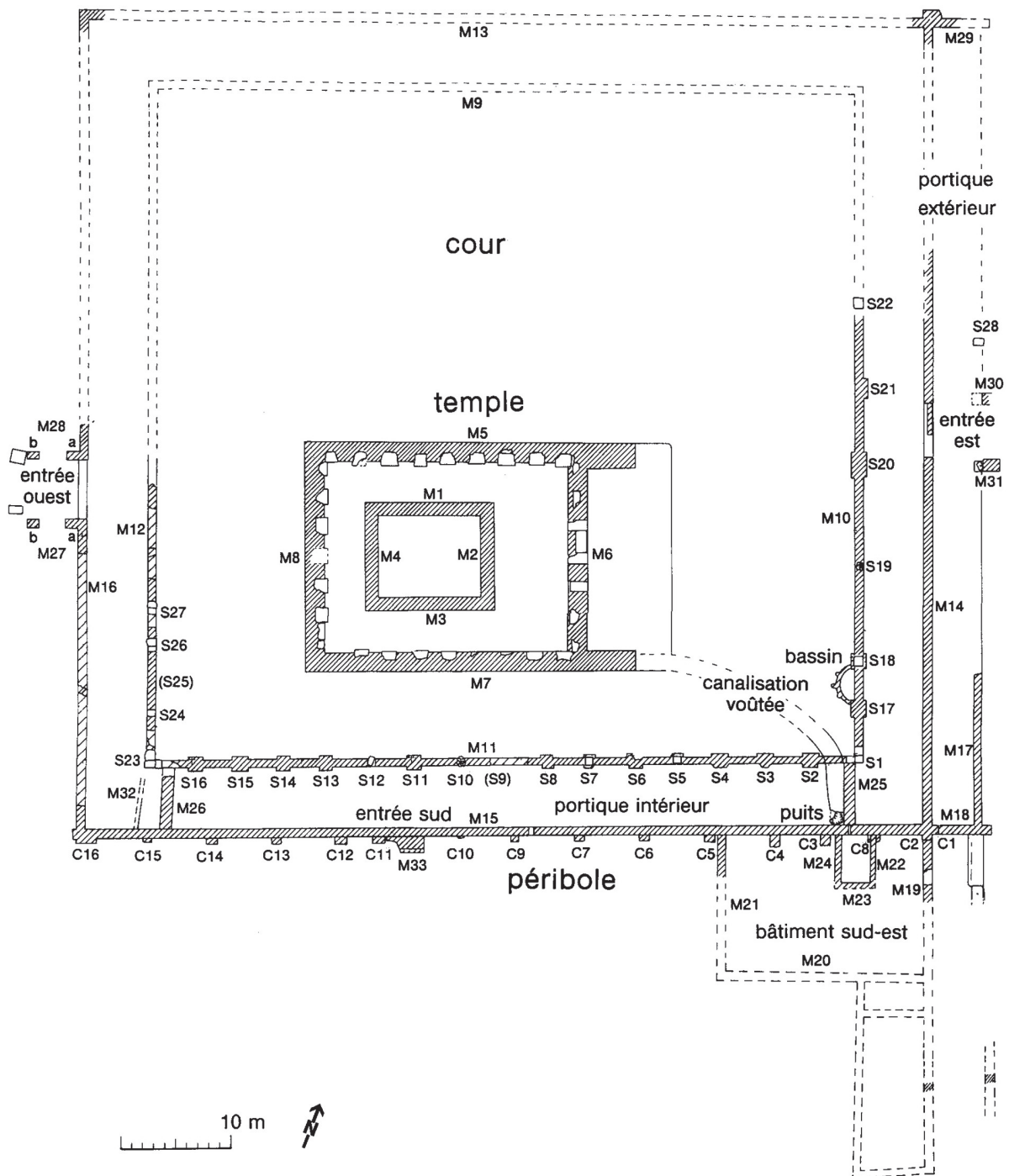


Fig. 7 : Plan de nomenclature.

Fig. 8 : Jublains, plan du sanctuaire périurbain (d'après Naveau 1997).

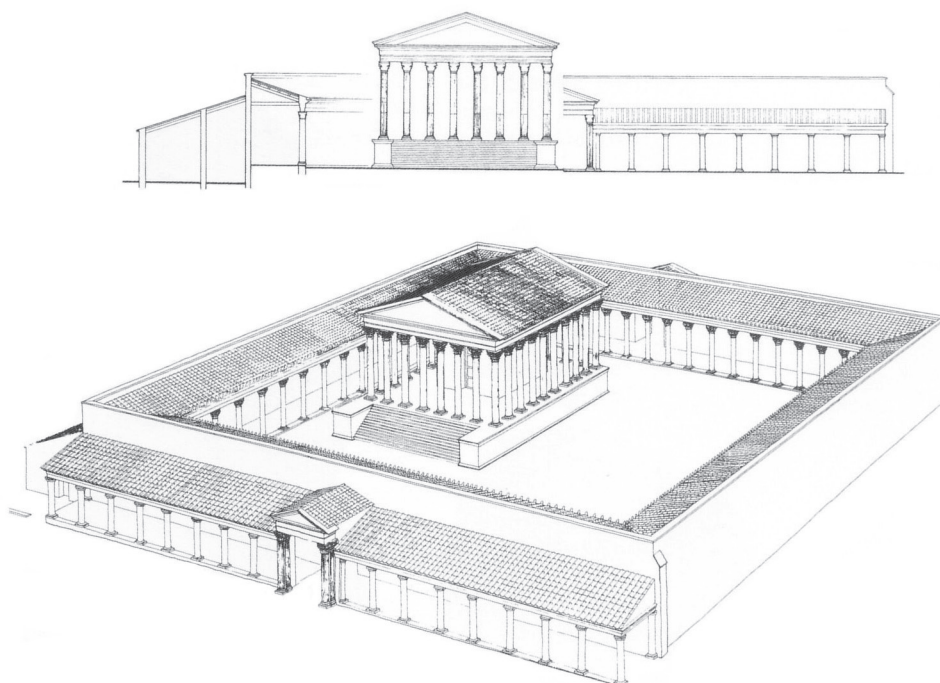


Fig. 9 : Jublains, restitution de l'élévation du sanctuaire périurbain (G. Magdinier).

La monumentalisation de ce lieu de culte remontant à l'époque laténienne et qui a connu un état augustéen a débuté par la construction d'un péribole revêtant la forme d'un quadriportique ; cette structure a servi de cadre à un remblaiement de grande ampleur, qui a affecté non seulement les portiques mais encore l'ensemble de l'aire sacrée. Ce remblaiement a seulement été interrompu par la taille en œuvre des chapiteaux corinthiens du quadriportique, opération matérialisée dans la stratigraphie par un lit de tuffeau entre deux couches de remblai. Or, la couche inférieure de remblai a livré du mobilier céramique de la fin de l'époque julio-claudienne ainsi qu'un as de Néron frappé à Lyon en 66 ou 67 ; l'ensemble, particulièrement cohérent et homogène, incite à placer le début des travaux au tout début de la période flavienne⁴⁶.

L'examen des chapiteaux conservés n'infirme pas ces conclusions (fig. 10a-c). Les chapiteaux corinthiens étaient taillés en deux assises, dans un tuffeau du Val de Loire acheminé sur une longue distance, ce qui suffit à expliquer cette bipartition. Le chapiteau le mieux conservé – un chapiteau d'angle de plan cordiforme – est haut de 99 cm et le joint horizontal passe par le sommet des caulicoles et des feuilles de la seconde couronne⁴⁷. Il met en œuvre une acanthe en feuille d'olivier, avec des digitations bien individualisées et effilées, la digitation axiale présentant une nette prééminence. Le registre supérieur se caractérise par la forme très particulière du calice, centré sur des folioles inférieures qui s'affrontent symétriquement et sont enveloppées par les folioles médianes. Comme l'avait bien vu Marie-Christine Blot, qui s'est chargée de l'étude des chapiteaux dans la publication du sanctuaire, ces éléments trouvent des parallèles

46. NAVEAU 1997, *op. cit.* [n. 2], p. 124 et 143.

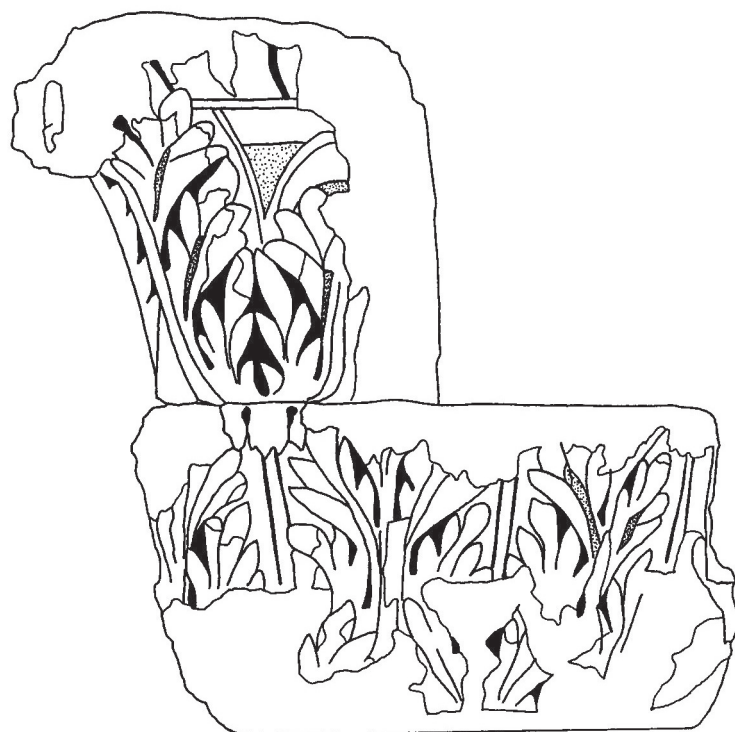
47. BLOT 1997, *op. cit.* [n. 2], n° 4 et 5, p. 167-170 ; MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 119 ; ID., « Le sanctuaire périurbain de Jublains : éléments pour une étude comparative », *La Mayenne : Archéologie, Histoire*, 30, 2007, p. 231 avec fig. 12.

frappants dans la production santaise du dernier tiers du I^{er} s.⁴⁸, avec laquelle ils partagent la typologie de l'acanthé, la structure des calices et jusqu'à la taille en deux assises⁴⁹. Cela montre à tout le moins que les *lapidarii* à qui l'on a confié la réalisation des *ornamenta* du sanctuaire de Jublains – et qui étaient très probablement des artisans itinérants – connaissaient intimement les modèles ornementaux de l'Aquitaine, s'ils n'étaient pas tout simplement originaires de cette province.



48. Pour l'acanthé des chapiteaux santais d'époque flavienne, voir TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], p. 80 et 159, avec les fig. 24, 28, 29, 44, 53, 72. La structure des calices n'est pas un indice décisif, puisqu'elle se maintient sous cette forme de la période julio-claudienne à la première moitié du II^e s.

49. TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], fig. 13-17, 19, 31 43, 44, 46, 47, pour des exemples qui se rapportent presque tous au I^{er} s.



Figures 10a-c : Jublains, sanctuaire périurbain, deux assises du chapiteau d'angle du quadriportique (d'après Naveau 1997) et dessin des fragments superposés.

Peuvent être rattachées à ce même dernier tiers du I^{er} s. quelques pièces isolées. Citons brièvement, puisqu'ils ne sont plus connus que par des croquis dressés au moment de leur découverte, deux fragments de chapiteau corinthien mis au jour lors des fouilles d'une *villa* à Saint-Avé (Vénètes)⁵⁰ : la présence d'une bractée enveloppant étroitement la crosse externe autorise une datation au I^{er} s., tandis que la forme étirée des digitations oriente vers la fin de la période (fig. 11). Fragmentaire lui aussi, et connu seulement par un cliché (fig. 12), un chapiteau de pilastre corinthien d'Angers remployé comme cuve de sarcophage⁵¹ peut être daté de la même période : il présente une acanthe « en feuille d'olivier » à cinq folioles de cinq digitations ; la côte axiale est soulignée d'une incision médiane et bordée par la concavité des folioles médianes, qui se prolonge jusqu'à la base de la feuille. Sous les zones d'ombre, le limbe est marqué par une dépression triangulaire. Le caulicole conservé est légèrement incliné ; sa gaine est ornée de trois languettes séparées par de profondes incisions et sa collerette porte trois sépales retournés au-dessus d'un mince listel. Tous ces caractères entretiennent une parenté étroite avec des chapiteaux de Saintes datés de la deuxième moitié du I^{er} s. et plus particulièrement de la période flavienne⁵².

50. P. ANDRÉ, « Les carnets de M. de Fréminville, II, La villa gallo-romaine de Tréalvé en Saint-Avé », *Archéologie en Bretagne*, 20-21, 1978-1979, p. 9.

51. A. GUÉRY, *Angers à travers les âges. Description historique et tographique*, Angers, 1913, p. 26.

52. On peut renvoyer à TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], fig. 19, p. 44 (chapiteau julio-claudien) pour la côte axiale, le traitement des zones d'ombre, le triangle curviligne sur le limbe et le contour des feuilles ; cependant, sur le chapiteau angevin, la présence de deux profonds sillons bordant la côte axiale incite à privilégier les parallèles flaviens (*ibid.*, fig. 22, p. 51).

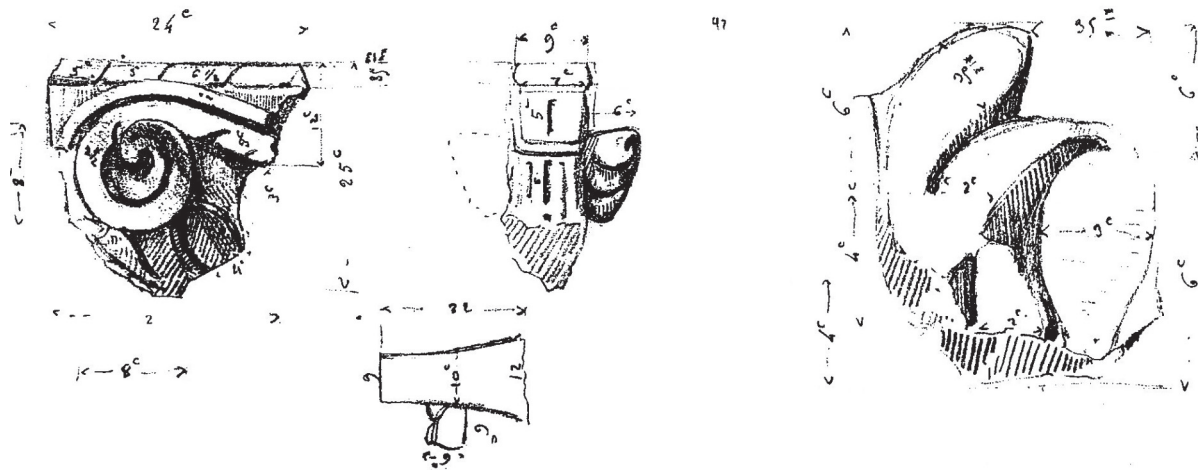


Fig. 11 : Saint-Avé, fragment de chapiteau corinthien (dessin de C. de Fréminville, milieu du XIX^e s.).



Fig. 12 : Angers, fragment de chapiteau de pilastre employé dans la cuve d'un sarcophage (d'après Guéry 1913).

C'est encore une datation flavienne qu'il faut probablement retenir pour un remarquable chapiteau d'applique découvert à Caulnes, sur le territoire des Coriosolites (fig. 13). Ce chapiteau à volutes végétales comporte deux registres séparés par un astragale de perles et pirouettes : le premier est constitué de feuilles inscrites, alternant avec de petits caulicoles lisses dont jaillissent des calices ; ceux-ci donnent naissance aux volutes végétalisées qui, générant de petits fleurons, se déploient sur le second registre, lequel comprend aussi l'abaque. L'astragale orné qui soit cantonne soit recouvre et interrompt les éléments constitutifs du chapiteau autorise une lecture distincte des deux registres : le second comme une composition de rinceaux couvrants, le premier comme une composition de feuilles alternant avec des calices, selon un schéma bien attesté à partir du début de l'époque flavienne, en particulier à Saintes⁵³.

53. D. TARDY, « Le décor architectural de Saintes antique. Étude du "Grand entablement corinthien" », *Aquitania*, 4, 1986, p. 115 ; TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], p. 139-141.

Fig. 13 : Caulnes, chapiteau d'applique en schiste (cliché H. Paitier, Inrap).



C'est évidemment sa bipartition très particulière qui singularise le chapiteau. Les éléments d'applique, qui adoptent fréquemment des compositions très libres, différentes des schémas canoniques, étant rarement publiés, il est difficile de se prononcer sur le cheminement du carton mis en œuvre ici. Une origine « urbaine » est cependant envisageable, si l'on en juge par la série de chapiteaux d'applique récemment découverte lors de la fouille d'une riche *villa* sur le Janicule⁵⁴ : ces chapiteaux marmo-réens se développent en effet sur deux registres séparés par un astragale de perles et pirouettes et un rang d'oves et de pointes de flèches ; il existe des variantes dans le traitement de certains chapiteaux de la série, qu'on doit dater de la période flavienne (fig. 14). Malgré le saut stylistique considérable qui sépare les pièces romaines du chapiteau coriosolite, les points communs sont indéniables, qui conduisent à reconnaître dans le chapiteau de Caulnes une interprétation d'un carton urbain, sans qu'on puisse encore rien dire des jalons de cette transmission.

Les premières décennies du II^e siècle

Pour aborder le répertoire ornemental des premières décennies du II^e s., nous pouvons à nouveau nous appuyer sur les *ornamenta* du sanctuaire périurbain de Jublains (fig. 8). Le portique qui borde le quadriportique à l'Est, et dans lequel nous avons proposé de reconnaître un *chalcidicum*⁵⁵, a livré deux séries de chapiteaux corinthiens qui entretiennent des différences avec ceux du quadriportique⁵⁶. Ces deux séries sont identiques sur le plan typologique – elles ne diffèrent que par le traitement de la cote axiale des feuilles, marquée sur les grands chapiteaux par des incisions horizontales qui se prolongent sur le limbe (fig. 15), lisse sur les petits chapiteaux –, mais se distinguent par leurs dimensions : les plus grands chapiteaux appartenaient à la partie centrale du portique, encadrant l'accès principal du sanctuaire, les plus petits (le rapport est d'environ 1 : 2) appartenaient aux sections latérales du portique. Ces pièces se caractérisent par une recherche sensible du contraste clair-obscur, par une verticalité accusée, sensible dans le redressement des folioles, l'étirement des digitations, et par conséquent des zones d'ombre, et dans le redressement des caulicoles, qui occupent de surcroît tout l'espace disponible entre

54. F. FILIPPI, « Gli ordini dei capitelli », in C. Garbagna (éd.), *Palazzo Altamps. I colori del fasto. La domus del Gianicolo e i suoi marmi*, Rome, 2005, p. 57-61. La datation dans le deuxième tiers du I^{er} s. proposée par cet auteur semble précoce, et une datation flavienne est mieux en accord avec le répertoire ornemental.

55. MALIGORNE 2007, *op. cit.* [n. 47], p. 224.

56. BLOT 1997, *op. cit.* [n. 2], n° 14, p. 172-174, pour le fragment de grand chapiteau ; MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 119-120 ; Id. 2007, *op. cit.* [n. 55], p. 231-232.

les feuilles de la seconde couronne et dont les incisions verticales prolongent l'axe des feuilles de la première couronne. Ces caractères impliquent croyons-nous une réalisation différée par rapport aux chapiteaux du quadriportique et il nous semble possible de proposer une datation au tout début du II^e s.



Fig. 14 : Rome, chapiteau d'applique en marbre découvert sur le Janicule (d'après Filippi 2005).

Accentuation des contrastes clair-obscur et recherche de la verticalité : on retrouve ces caractères sur un chapiteau corinthien nantais presque intégralement conservé (fig. 16)⁵⁷. L'acanthé est très voisine de celle des chapiteaux de Jublains, avec un étirement très prononcé de la digitation axiale et des zones d'ombre très étroites. On notera cependant que l'individualisation des digitations est encore plus prononcée ; une autre différence notable réside dans le traitement des caulicoles, dont le rôle structurel est ici mieux suggéré par une inclinaison conservée. Le chapiteau se signale enfin par l'importance proportionnelle du registre supérieur, qui occupe la moitié de la hauteur du calathos, et par la tripartition du calice, qui offre un indice chronologique : même si elle apparaît sur quelques exemplaires du I^{er} s.⁵⁸, elle devient très fréquente au II^e s. ; elle est particulièrement bien représentée sur les chapiteaux de Gaule Belgique et des Germanies⁵⁹, tandis que c'est là sa seule occurrence régionale.

57. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 120.

58. TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], fig. 15.

59. Il s'agit là du caractère définissant le groupe H de H. Kähler (« Das Kapitell mit dem wiegenförmigen Kelch ») : KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], p. 44-58, avec pl. 6-9.

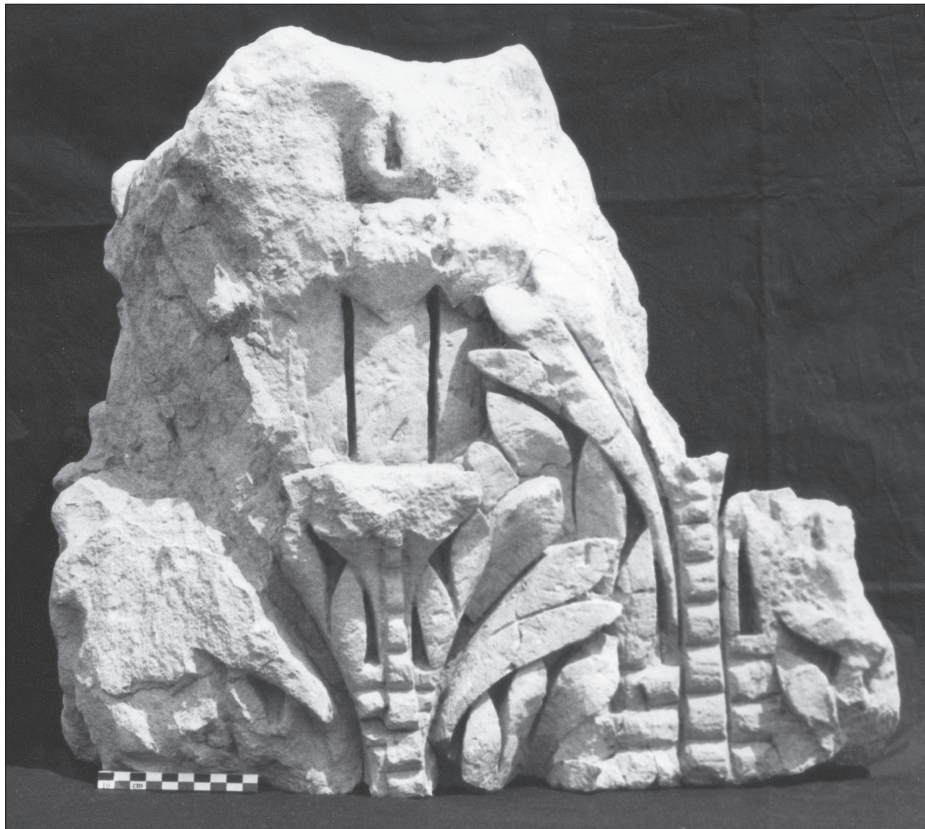


Fig. 15 : Jublains, sanctuaire périurbain, fragment de chapiteau corinthien du chalcidicum (d'après Naveau 1997).



Fig. 16 : Nantes, chapiteau corinthien (cliché C. Hémon, musées départementaux de Loire-Atlantique).

Deux autres chapiteaux isolés appartiennent vraisemblablement au même horizon chronologique. L'un est remployé dans une base de calvaire à Tréogat (Osismes) et son registre supérieur est masqué, ce qui empêche d'en identifier la typologie ; le fait est d'autant plus dommageable que le chapiteau est taillé dans un granite (fig. 17). Malgré ces lacunes, la typologie de l'acanthé – en particulier le redressement des folioles et l'étirement très prononcé de la digitation axiale – permet de proposer une datation au début du II^e s.

L'autre est conservé à Saint-Laurent-des-Mortiers, en territoire andécave (fig. 18). C'est un chapiteau corinthien, mais il offre du type une interprétation qui le distingue du reste de la production régionale : il ne comporte qu'un rang de feuilles, ce qui lui confère des proportions trapues ; ses calices sont très redressés et en cela ne sont pas sans rappeler ceux des chapiteaux du groupe D de Heinz Kähler⁶⁰ ; enfin, son abaque est dépourvu de décor, et il est seul dans ce cas dans le cadre régional. De ces caractéristiques, on peut déduire que le bloc est l'œuvre d'un artisan sans doute régional, qui propose une interprétation simplifiée des cartons du corinthien canonique.

Au premier quart du II^e s. appartiennent quatre chapiteaux composites andécaves, découverts pour trois d'entre eux à Angers, quand le quatrième est remployé à Savennières, non loin du chef-lieu⁶¹. Remployés ensemble dans l'enceinte tardive, manifestement contemporains, les trois exemplaires d'Angers présentent des dimensions très voisines (fig. 19-21). Ils développent



Fig. 17 : Tréogat, registre inférieur d'un chapiteau (cliché de l'auteur).

60. KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], p. 33-41 avec pl. 3-4.

61. PROVOST 1980, *op. cit.* [n. 2], p. 108 et fig. 13-14.

pourtant une syntaxe sensiblement différente, puisque deux présentent un calathos tapissé de languettes, selon un schéma extrêmement fréquent dans les Gaules (fig. 19-20)⁶², tandis que sur le troisième le sommet de la corbeille est tapissé de fleurons (fig. 21) ; le décor de l'abaque diffère aussi très sensiblement puisque les premiers présentent un décor traditionnel de languettes inclinées surmontées d'une tresse, le troisième une composition de feuilles inclinées et de joncs surmontée par de petites perles. Les trois blocs ont en revanche en commun l'absence de canal reliant les volutes et d'imposants calices empiétant sur le kyma ionique sans générer la traditionnelle palmette.

Les premiers arguments chronologiques nous sont fournis par la typologie de l'acanthé, laquelle ne permet cependant que de fixer une fourchette assez large : on constate en effet qu'elle ne diffère pas de façon très sensible de l'acanthé mise en œuvre au début de l'époque flavienne sur les chapiteaux de Jublains. C'est la typologie du kyma qui offre les indications décisives, puisque la présence de fers de lance interdit une datation flavienne et oriente vers le début du II^e s., proposition que confirme le motif en demi-cercle qui relie les coques et sert de base aux lancettes⁶³. La typologie des lancettes illustre le retour à des formes classiques d'origine augustéenne, qui, à Rome, supplantent les versions flaviennes sous le règne de Trajan et au début du règne d'Hadrien, avant que les pointes de flèche ne fassent leur réapparition à l'époque tardohadrienne, comme l'a montré Donald E. Strong⁶⁴. Ces remarques conduisent à dater les deux chapiteaux du premier quart du II^e s.



Fig. 18 : Saint-Laurent-des-Mortiers, chapiteau corinthien (cliché de l'auteur).

62. TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], p. 109 : il s'agit là d'un des traits caractéristiques des séries composites gauloises.

63. TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], fig. 48, p. 100 et 160-161. Il est remplacé, sur certaines des coquilles des trois chapiteaux d'Angers, par un motif en V lui aussi fréquent tout au long du II^e s.

64. STRONG 1953, *op. cit.* [n. 26], pl. xxxia et c (*Hadrianum*), xxxiic (temple de Vénus et Rome), xxxiia (mausolée d'Hadrien). Pour un exemple provincial de retour au schéma en pointe de flèche à l'époque d'Hadrien, voir BOSCART 1998, *op. cit.* [n.], pl. 3 et 4.



Fig. 19 : Angers, chapiteau composite (cliché P. David, musées d'Angers).



Fig. 20 : Angers, chapiteau composite (cliché P. David, musées d'Angers).



Fig. 21 : Angers, chapiteau composite (cliché P. David, musées d'Angers).

Revenons sur les fleurons qui tapissent le sommet du calathos de l'un des chapiteaux (fig. 21). Ils constituent de toute évidence de lointains héritiers des deux rosettes qui, sur les chapiteaux composites canoniques, naissent de petites tiges s'élevant entre les feuilles de la seconde couronne⁶⁵. On comprendra mieux le processus de transformation qui a affecté le motif dans sa version angevine en s'arrêtant sur un beau chapiteau de Saintes daté de l'époque flavienne (fig. 22)⁶⁶ : celui-ci offre lui aussi trois fleurons par face, qui conservent un lien organique avec le reste du décor puisqu'ils sont générés par deux tiges recouvertes d'une bractée, une tige engendrant deux fleurons, l'autre un seul. C'est précisément ce lien organique qui a disparu à Angers, les fleurons inscrits, reliés par de petits bandeaux de serrage, se développant de façon autonome en une ceinture continue. Il existe bien, entre les feuilles de la seconde couronne, de petits calices bifides, mais ils ne génèrent que des pistils et n'entretiennent aucun lien avec les fleurons⁶⁷. Le décor du calathos d'Angers est donc le résultat d'un double processus : accroissement du nombre et du rôle décoratif des rosettes des chapiteaux urbains ; disparition de tout rapport structurel avec le reste du décor. Dans ce processus, les chapiteaux aquitains occupent une position intermédiaire ; il est tentant, on en conviendra, de postuler une nouvelle fois la mise en œuvre dans l'Ouest de cartons mis au point en Aquitaine ou ayant transité par l'Aquitaine.

65. D.E. STRONG, « Some Early Examples of the Composite Capital », *JRS*, 50, 1960, p. 121-122.

66. TARDY 1989, *op. cit.* [n. 10], p. 95-97.

67. Un chapiteau composite de Périgueux pousse encore plus loin ces tendances ornementales, puisque le sommet de son calathos est orné de deux rangs de fleurons : D. TARDY, *Le décor architectural de Vesunna (Périgueux antique)*, Bordeaux, 2005, p. 63.



Fig. 22 : Saintes, bloc supérieur d'un chapiteau composite (d'après Tardy 1989).

C'est l'analyse croisée de l'ensemble du répertoire ornemental qui permet d'avancer une datation au début du II^e s. pour un ensemble de petits fragments mis au jour à Carhaix (chef-lieu des Osismes)⁶⁸ : ces éléments de granite sont très réduits, ce qui interdit de leur assigner une fonction et une position précises ; tout au plus peut-on reconnaître des moulures de base et de couronnement. L'intérêt de ces éléments réside dans leur décor très abondant, cas pratiquement unique en contexte régional dans le granite – le seul autre exemple étant constitué par le chapiteau de Tréogat, examiné plus haut (fig. 15). En laissant de côté les fragments lisses, on relève un bloc de base orné d'un rai-de-cœur intermédiaire entre le type normal et le type en ciseau (fig. 23) ; une série de blocs portant des oves et fers de lance et des billettes (fig. 24) ; une série, enfin, ornée de languettes sur cavet et de flots (fig. 25). Tous ces motifs sont traités avec un soin remarquable et autorisent des observations précises.

Les flots s'inscrivent dans des séries d'origine flavienne, où les enroulements principaux s'enrichissent d'éléments intermédiaires ; alors que dans les séries de l'*Urbs* et dans les versions provinciales les plus soignées, ces éléments intermédiaires conservent un lien organique avec le motif principal – il s'agit généralement de palmettes surgissant de l'enroulement⁶⁹ –, il y a

68. Y. MALIGORNE, « Le décor architectonique en granite à Carhaix et dans ses environs », in *La pierre de construction en Armorique romaine : l'exemple de Carhaix*, Cahiers de Bretagne Occidentale 17, Brest, 1998, p. 90-94 ; MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 105.

69. Pour l'*Urbs*, voir P.-H. VON BLANCKENHAGEN, *Flavische Architektur und ihre Dekoration untersucht am Nervaforum*, Berlin, 1940, pl. 35, fig. 96. Pour les Gaules, voir TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], p. 135 et fig. 63 (types B et C) ; TARDY 2005, *op. cit.* [n. 67], p. 116.



Fig. 23 : Carhaix, fragment orné de rais-de-cœurs (cliché J.-Y. Éveillard).



Fig. 24 : Carhaix fragment orné d'oves et de billettes (cliché J.-Y. Éveillard).



Fig. 25 : Carhaix, fragment orné de languettes et de flots (cliché J.-Y. Éveillard).

ici simple juxtaposition. Les oves relèvent d'un type bien représenté dans les Trois Gaules et les Germanies : l'élément le plus important pour leur caractérisation est la présence d'un motif en V reliant le sommet des coquilles et servant de base à la lancette intermédiaire ; le motif est bien attesté tout au long du II^e s.⁷⁰ Les rais-de-cœurs, cependant, invitent à ne pas proposer une datation trop tardive, puisque leur structure et surtout le traitement des surfaces restent proches des modèles du I^{er} s. : on remarque en effet une souple concavité du limbe des feuilles principales, selon une pratique bien représentée à l'époque augustéenne et julio-claudienne, aussi bien dans l'*Urbs* que dans les provinces⁷¹.

Deux architraves de la cité des Andécaves illustrent une tendance – on se gardera bien d'y voir le fruit d'une évolution linéaire – à la surcharge ornementale. Elle est encore discrète sur un bloc d'Angers mis au jour au XIX^e s. dans les fouilles de la place du Ralliement et récemment retrouvé dans un dépôt de fouilles (fig. 26)⁷². Ses trois fascies lisses sont séparées par un ovolo orné de sépales et par un astragale de perles et pirouettes ; le couronnement comporte un talon orné d'un rai-de-cœur en ciseau végétalisé, caractérisé par la présence d'une lancette ascendante démembrant les feuilles principales ; l'élément le plus signifiant est cependant le bandeau terminal de ce *cymatium*, orné de flots dont les écoinçons sont tous meublés par un petit calice à deux brins. C'est à l'époque domitienne qu'apparaît à Rome l'habitude de décorer les bandeaux terminaux des architraves et des corniches, auparavant laissés lisses, les flots constituant le motif le plus usité en pareille position⁷³. La variante mise en œuvre à Angers, qui dérive de modèles urbains⁷⁴, rencontre un parallèle exact à Saintes, sur une fasce d'un bloc d'architrave-frise daté par Dominique Tardy du premier tiers du II^e s.⁷⁵. C'est de la toute fin du I^{er} s. ou du début du II^e s. que nous proposons de dater ce bloc.

La surcharge ornementale n'épargne aucune surface d'un bloc d'architrave, lui aussi remployé comme sarcophage, découvert dans l'agglomération secondaire de Gennevilliers. Il est décoré sur ses deux faces opposées, sur son soffite, et comporte à chacune de ses extrémités des ressauts correspondant à l'emplacement des colonnes (fig. 27-28). La fasce inférieure accueille une composition alternant coquilles et couples de dauphins entrelacés par la queue ; la fasce médiane porte, entre deux listels, un rai-de-cœur intermédiaire entre rai-de-cœur normal et rai-de-cœur en ciseau ; une baguette de sépales assure la transition avec la fasce supérieure ornée d'une tresse à deux brins. Le talon du couronnement est orné d'un très bel anthémion associant bouquets dressés et tombants reliés par une longue feuille acanthisée ; le bandeau terminal

70. KÄHLER 1939, *op. cit.* [n. 11], p. 72-73 avec fig. 13.

71. STRONG, WARD-PERKINS 1962, *op. cit.* [n. 31], p. 22-23, pl. VIc et VIIa ; TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], p. 128-129 et fig. 56 (rai-de-cœur en ciseau, type B).

72. C'est à Alexandre Polinski que nous devons de connaître ce bloc, ainsi que le chapiteau de pilastre de la fig. 23 ; qu'il en soit vivement remercié.

73. Pour les bandeaux de corniches, voir BLANCKENHAGEN 1940, *op. cit.* [n. 69], fig. 61-62 (palais Flavien) ; MATTERN 2001, *op. cit.* [n. 33], pl. 63.1 (villa de Castel Gandolfo) ; pour les bandeaux de couronnement d'architrave, voir les exemplaires de Castel Gandolfo, publiés par P. LIVERANI, *L'antiquarium di villa Barberini a Castel Gandolfo*, Città del Vaticano, 1989, fig. 6.1., 6.3, 6.6, 9.1 (à chaque fois au-dessus d'un rai-de-cœur, comme à Angers).

74. Pour les flots flaviens, voir MATTERN 2001, *op. cit.* [n. 33], pl. 24.4, 49.3, 52.1 et 3, 53.1. Ces variantes sont pour la plupart plus complexes que l'exemplaire angevin, en ce qu'elles ornent les volutes d'un fleuron et disposent alternativement dans les écoinçons un calice et une demi-palmette.

75. TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], fig. 40, p. 94.

porte une torsade entre deux listels. Toutes les composantes de ce riche répertoire ornemental mériteraient des commentaires approfondis, mais nous insisterons sur ceux qui sont les plus utiles pour la datation et apportent le plus d'informations sur le problème de la circulation et de la réception des modèles.



Fig. 26 : Angers, bloc d'architrave (cliché A. Polinski).

On ne peut qu'être frappé par la syntaxe de ce bloc, et d'abord par l'envahissement du décor. Même si l'on connaît à Rome un précédent claudien, sur l'arc Britannique décrété par le Sénat en 43 et érigé en 51-52, l'étude des architraves de l'*Urbs* et des Gaules montre que c'est à partir du règne du dernier Flavian que se répandent les architraves entièrement ornées. Largement diffusée en Gaule, surtout à partir de la deuxième moitié du II^e s., cette pratique resta très occasionnelle en Italie⁷⁶.

Penchons-nous maintenant sur le vocabulaire ornemental. La file de dauphins et de conques revêt un intérêt particulier : elle dérive de compositions métropolitaines de la fin de l'époque flavienne, que l'on rencontre presque systématiquement sur la cimaise de corniches ; elle en diffère cependant par la plus grande importance accordée aux conques, qui occupent toute la hauteur du motif, alors qu'elles sont surmontées dans les versions métropolitaines de bouquets étagés⁷⁷. Si le motif qui nous occupe n'est pas fréquemment attesté⁷⁸, les provinces gauloises ont livré d'assez nombreux exemples de compositions construites selon un schéma

76. Sur le décor des fascies d'architrave, voir Y. MALIGORNE, « Le bloc d'entablement de Beaujeu (Rhône). Un monument domitienique », *Gallia*, 68, 2, 2011, p. 240-241.

77. Pour les "Delphingruppen", voir LEON 1971, *op. cit.* [n. 31], p. 132 ; les compositions réunies sous le type C sont à l'origine de la version provinciale. En dernier lieu, MATTERN 2001, *op. cit.* [n. 33], p. 49-50.

78. Pour des versions voisines à Périgueux durant le premier tiers du II^e s., voir TARDY 2005, *op. cit.* [n. 67], fig. 63 et 89 et p. 114 (les queues des dauphins sont liées et non entrelacées). Voir encore une version simplifiée à Allonnes, sur laquelle les dauphins sont juxtaposés en croix : J. BOUSQUET, « Informations archéologiques », *Gallia*, XXVII, 1969, fig. 7.

identique mais mettant en œuvre d'autres composantes : sous le règne d'Hadrien, la corniche des portiques du sanctuaire helvète du Cigognier porte une composition de monstres marins liés par la queue et alternant avec des conques⁷⁹, selon un schéma très proche de celui de Gennes. L'anthémion se signale quant à lui par sa fidélité à des schémas mis en œuvre au I^{er} s. et qui apparaissent avec une particulière précocité en Gaule, dès les premières décennies de notre ère⁸⁰, tandis qu'il faut attendre la période flavienne pour les voir se répandre sur les modénatures de l'*Urbs*. Alors qu'au II^e s., les compositions des *anthemia* tendent à une forte simplification, laquelle se manifeste par la suppression des éléments de liaison⁸¹, la version mise en œuvre à Gennes conserve sa valeur structurelle à chacune des composantes du motif. Le constat impose une datation qui ne soit pas trop éloignée de la période flavienne, en tout état de cause antérieure à la seconde moitié du II^e s. Le parallèle invoqué plus haut avec les corniches hadrianiques d'Avenches permet de proposer une datation durant le second quart du II^e s.⁸²

Circulation et réception des modèles

Durant la seconde moitié du I^{er} s. et les premières décennies du II^e s., les parallèles les plus contraignants apparaissent presque systématiquement dans les provinces gauloises ; l'Aquitaine, en particulier, a offert des points de comparaison utiles ; les études consacrées par Dominique Tardy à Saintes et Périgueux ont certes tendance à attirer l'attention sur cette province, mais la proximité géographique des espaces considérés ici avec l'Aquitaine et le caractère très contraignant de certaines comparaisons semblent conforter et valider le parallèle : c'est l'interprétation que les artisans aquitains donnent du chapiteau corinthien que l'on retrouve à Angers (fig. 12) et à Jublains (fig. 10) à l'époque flavienne, puis à Nantes (fig. 16) et une nouvelle fois à Jublains (fig. 15) durant les premières années du II^e s.

Certains éléments d'architecture portent il est vrai la marque des productions flaviennes de l'*Urbs* : c'est le cas en particulier d'une architrave d'Angers (avec ses flots végétalisés) (fig. 26), de l'architrave de Gennes (avec son anthémion, le rang de sépales et la file de dauphins alternant avec des coquilles) (fig. 27-28) ; mais il est patent que ces modèles ont été transmis par l'intermédiaire de centres provinciaux, les cartons ayant subi une altération, qui revêt toujours la forme d'une simplification. Même le chapiteau d'applique de Caulnes (fig. 13), à la syntaxe duquel nous n'avons pu trouver de parallèles gaulois, met en œuvre un répertoire plus spécifiquement provincial pour son registre inférieur⁸³. Il importe de souligner l'absence de césure

79. P. BRIDEL, *Aventicum III, Le sanctuaire du Cigognier*, Cahiers d'archéologie romande n° 22, Lausanne, 1982, p. 76 et pl. 31 ; pour la datation, M. BOSSERT, *Die figürlichen Baureliefs des Cigognier-Heiligtums in Avenches. Kunsthistorische und ikonologische Einordnung (Aventicum VIII)*, Lausanne, 1998, p. 81-83.

80. GROS 1979, *op. cit.* [n. 27], fig. 19 (arc d'Orange) et 22 (tétrapyle de Cavaillon) ; TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], fig. 71, type A, avec p. 147 et 149 (Saintes).

81. Par exemple TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], fig. 71 et p. 150 (*anthemia* de types C et D).

82. Nous devons le parallèle avec le sanctuaire du Cigognier à Dominique Tardy, qui a corrigé la datation que nous avions initialement proposée, trop tardive.

83. Nous avons vu que les feuilles et caulicoles du registre inférieur rappelaient de près les rangs de feuilles de feuilles et calices si fréquents dans le répertoire gallo-romain, de l'Aquitaine à la Rhénanie et de l'époque flavienne au début du III^e s. Apparemment très rares dans l'*Urbs*, ces compositions n'y sont pas tout à fait inconnues : on citera la cimaise de corniches de petites dimensions du musée Chiaramonti, datées de l'époque trajanienne (B. ANDREAE (dir.), *Museo Chiaramonti*, volume 2, Berlin, New York, 1995, p. 474, X-22), ou encore, à la même époque, les architraves-frises du temple de Vénus Genetrix sur le forum de César (blocs de la collection Farnese exposés au musée archéologique national de Naples).



Fig. 27 : Gennes, bloc d'architrave (cliché de l'auteur).

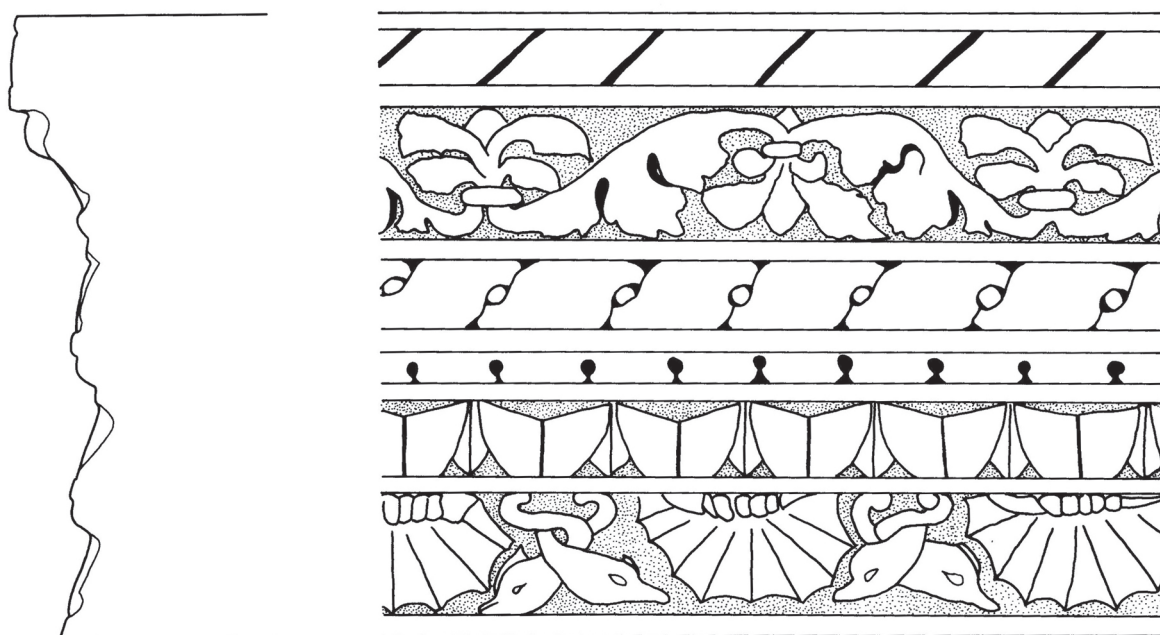


Fig. 28a-b : Gennes, relevé du profil et du décor (dessins de l'auteur).

nette entre la période flavienne et les premières décennies du II^e s., à l'instar de ce qu'on observe dans la plupart des cités gauloises : des tendances classicisantes du décor architectural de l'*Urbs* durant la seconde partie du règne de Trajan, on ne relève que des échos très affaiblis, qui se manifestent principalement par le retour des oves et fers de lance à la place des oves et pointes de flèche ; si les *officinae* gauloises entretenaient toujours des contacts avec leurs homologues italiennes, la dépendance est manifestement moins étroite qu'au début de l'Empire, les ateliers provinciaux ayant désormais développé leurs pratiques et répertoires propres⁸⁴.

84. La meilleure illustration de cette large autonomie nous est donnée par la pratique d'ornez les plages verticales entre les modillons : alors que dans l'*Urbs* et ses environs, elle est restreinte à quelques monuments domitianiens (les principaux sont le temple du *divus Vespasianus* et le théâtre de la *villa* de Castel Gandolfo) et disparaît du décor trajanien, elle se répand très largement en Gaule, au point d'être presque systématique sur les corniches du II^e s. La remarque pose le problème plus large du contenu sémantique des *ornamenta*. À bien des égards, le

La variété des programmes monumentaux et la richesse relative des séries architectoniques permettent de postuler l'existence d'un atelier d'ornemanistes de bon niveau dans la *civitas* des Andécaves. Chez les Diablintes, en revanche, les *ornamenta* du sanctuaire apparaissent comme des productions isolées, sans équivalents dans le reste de l'agglomération ; aussi, on doit se demander s'ils ne sont pas l'œuvre de plusieurs équipes d'artisans itinérants appelées ponctuellement pour décorer les différentes composantes monumentales du complexe. Plus que par une circulation de « cartons », c'est donc dans certains cas par un déplacement des artisans qu'il nous semble possible d'expliquer la parenté avec les productions d'Aquitaine.

Du deuxième tiers du II^e siècle à la fin de la période sévérienne

La monumentalisation des années 65-130 se poursuit durant les décennies suivantes et jusqu'à la fin de la période sévérienne, mais avec une intensité moindre. C'est probablement du milieu du II^e s. qu'il faut dater l'achèvement des *ornamenta* du temple de Jublains, soit 60 ou 70 ans après le début de la construction du quadriportique. Quelques grands programmes publics sont entrepris : à Nantes sont érigés, à l'initiative tantôt d'évergètes, tantôt des habitants du « quartier portuaire » (*vicus portensis*), plusieurs monuments appartenant à un sanctuaire de Vulcain⁸⁵ ; le temple de Mauves-sur-Loire (Namnètes) fait l'objet d'une réfection complète, peut-être durant le troisième quart du II^e s.⁸⁶ ; à Corseul, le forum est entièrement reconstruit durant la deuxième moitié du II^e s. ; Carhaix est dotée d'un second aqueduc, les fouilles fixant pour sa construction un *terminus post quem* dans les années 180⁸⁷. Plusieurs monuments font l'objet de travaux de moindre ampleur : la *porticus triplex* du forum de Vannes semble être modifiée durant la période sévérienne⁸⁸ ; les thermes publics de Jublains sont légèrement transformés⁸⁹.

décor architectonique tardo-flavien ne fait que tirer les conséquences ultimes d'évolutions déjà perceptibles à la fin de l'époque augustéenne (S. DE ANGELI, *Templum divi Vespasiani*, Rome, 1992, p. 156-157) ; si le décor architectonique julio-claudien est assez mal connu à Rome, il existe des témoignages assurés d'une végétalisation croissante d'un décor qui se fait envahissant (un exemple éloquent dans S. DE MARIA, *Gli archi onorari di Roma e dell'Italia romana*, Rome, 1988, pl. 57, pour l'architrave de l'arc Britannique de Claude, décrété en 43) ; à ce titre, il n'est pas du tout certain que le décor tardo-flavien marque une rupture radicale avec les pratiques antérieures. Il y a tout lieu de penser, en revanche, que le retour sous Trajan à un décor très fortement inspiré de celui de l'époque médioaugustéenne constituait une réaction consciente contre les excès des *ornamenta* domitianiens, dans lesquels une démarche rétrospective put reconnaître un élément du langage despotique du *dominus et deus*. Que déduire du maintien, sans solution de continuité, de la surcharge ornementale dans les territoires gaulois, si ce n'est que cet arrière-plan idéologique ne fut pas partout compris ?

85 Le sanctuaire n'est connu que par un ensemble de trois inscriptions : Y. MALIGORNE, « Sanctuaires et structures vicinales dans deux chefs-lieux de l'ouest de la Gaule. À propos de quatre inscriptions de Nantes et Angers », *Aremorica, Études sur l'ouest de la Gaule romaine*, 1, 2007, p. 56-67. Une datation postérieure au milieu du II^e s. est suggérée par la dédicace initiale aux *numina Augustorum* sur *CIL*, XIII, 3106 = *ILS*, 7051. Sur ce complexe, voir encore A. BORLENGHI, 2011, *Il campus. Organizzazione e funzione di un spazio pubblico in età romana. Le testimonianze in Italia e nelle province occidentali*, Rome, 2011, p. 310-311, qui refuse nos propositions arguant du fait qu'un *campus* peut être dédié à un dieu sans constituer un sanctuaire. L'auteur adopte dans une étude récente une position moins tranchée (Id., « Le campus dans les provinces occidentales de l'empire. Rôle et fonctions d'un espace public de la ville romaine entre les II^e et IV^e s. », in L. Brassous, A. Quevedo (dir.), *Urbanisme civique en temps de crise. Les espaces publics d'Hispanie et de l'Occident romain entre le II^e et le IV^e siècle*, Madrid, 2015, p. 261-262.

86 MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 61-62.

87 A. PROVOST, *L'aqueduc romain de Carhaix*, Saint-Brieuc, 2000, p. 24.

88 MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 28-29.

89 R. DIEHL, « Les thermes de Jublains », *La Mayenne : Archéologie et Histoire*, 6, 1984, p. 71.

Le dernier quart du II^e s. et la période sévérienne voient surtout un développement considérable de l'architecture domestique, tant en contexte urbain que dans le monde rural. La construction de *domus* à péristyle est attestée à Carhaix (*domus* dites de l'Hôpital et du terrain Le Manac'h⁹⁰), à Corseul (Monterfil II⁹¹), et encore à Rennes (hôpital Ambroise Paré⁹²). C'est de cette époque que date l'apparition des grandes *villae* dans la région : certaines sont le résultat d'extensions importantes qui transforment des *villae* à portique de façade en courtyard-*villae* ; d'autres apparaissent alors⁹³.

Le milieu du II^e siècle

Nous devons une dernière fois revenir au sanctuaire de Jublains (fig. 6). Tous les éléments examinés jusqu'ici, datables de la période flavienne et des tout débuts du II^e s., appartenaient au quadriportique et au portique qui le flanque à l'est. Les fragments du décor du temple se rattachent de toute évidence à une autre tradition ornementale. Ils sont aisément identifiables, parce que taillés dans des matériaux différents, en l'espèce un calcaire coquillier assez grossier, extrait dans le territoire des Andécaves (pour l'ordre externe) et des marbres (pour le décor d'applique de la *cella*).

De l'ordre externe sont conservés des fragments de chapiteaux qui mettent toujours en œuvre une acanthe en feuille d'olivier avec des digitations effilées et bien individualisées ; on ne relève pas de différences majeures avec les productions des décennies précédentes (fig. 29). Aussi, les éléments qui revêtent le plus d'importance pour la datation sont les fragments de corniches modillonnaires. Ils sont entièrement ornés, y compris donc les métopes, décorées pour les exemplaires conservés de crosses (fig. 30), motif on ne peut plus courant en pareille position au II^e s. Le décor d'un modillon retient l'attention, puisqu'on y reconnaît, sans difficulté malgré son caractère fragmentaire, un masque feuillu ; en l'état actuel de la documentation, les occurrences les plus précoces de ce type de décor datent du milieu du II^e s. et il se répand surtout durant la seconde moitié du siècle⁹⁴. L'anthémion dont les vestiges sont conservés à la base d'un fragment se rencontre lui aussi sur des blocs datant d'un II^e s. avancé⁹⁵. La datation des *ornamenta* du temple de Jublains constitue donc une position de compromis tenant compte des informations livrées par les chapiteaux et les corniches. Il faut d'ailleurs y ajouter les éléments de placage marmoréens, qui ne permettent pas, eux non plus de descendre trop avant dans le II^e s. si l'on en juge par la typologie de l'acanthe des chapiteaux corinthiens (fig. 31).

90. G. LE CLOIREC, « Vorigium, une ville romaine », in E. Chartier (dir.), *Carhaix. Deux mille ans d'histoire au cœur de la Bretagne*, Saint-Thonan, 2005, plans des p. 23 et 27 (*domus* du terrain Le Manach) ; G. LE CLOIREC, *Carhaix antique. La domus du centre hospitalier. Contribution à l'histoire de Vorigium, chef-lieu de la cité des Osismes*, Rennes, 2008, p. 78 et fig. 63 (bâtiment D').

91. KERÉBEL 2001, *op. cit.* [n.], p. 68 (bâtiment 3).

92. G. LE CLOIREC, « Un quartier de la ville antique de *Condate*. Premiers résultats de la fouille préventive de l'ancien hôpital militaire de Rennes Ambroise Paré », *Bull. et mémoires de la Soc. historique et archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 107, 2003, p. 48-51 avec fig. 7.

93. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 173-174.

94. Pour une liste d'exemples datés, voir MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], n. 97, p. 137.

95. Très proche, pour autant que ses vestiges permettent d'en juger, du type D de D. Tardy : TARDY 1994, *op. cit.* [n. 31], fig. 71 et p. 150.



Fig. 29 : Jublains, sanctuaire périurbain, fragment du registre supérieur d'un chapiteau du temple (d'après Naveau 1997).



Fig. 30 : Jublains, sanctuaire périurbain, fragment de corniche modillonnaire du temple (d'après Naveau 1997).



Fig. 31 : Jublains, sanctuaire périurbain, éléments de placage en marbre de la cella du temple (d'après Naveau 1997).

La deuxième moitié du II^e siècle

Peuvent être assignés à cette période plusieurs blocs d'architrave découverts en situation de remploi à Angers mais provenant assurément d'un même monument (fig. 32). Ils présentent trois fascies lisses séparées par un rang de sépales sur talon et par un astragale de perles et pirouettes, et un couronnement constitué d'un talon et d'un bandeau. Le talon est orné de deux types de rais-de-cœurs. Le premier (fig. 33) présente en partie haute des rais-de-cœurs en ciseau qui se referment sur un calice à deux brins donnant naissance à un pistil trifide ; calice

et pistil occupent toute la partie inférieure du talon ; il s'agit là d'une variante à laquelle nous ne connaissons aucun équivalent. Le second met en œuvre des ciseaux végétalisés et profondément refouillés se refermant sur des lancettes à extrémité trifide et alternant avec des dards lancéolés (fig. 33), selon un schéma bien documenté en Gaule durant la seconde moitié du II^e s.⁹⁶.



Fig. 32 : Angers, bloc d'architrave du musée Saint-Jean (cliché de l'auteur).



Fig. 33 : Angers, couronnement d'un fragment d'architrave (cliché S. Cormier).

96. Voir le type D des rais de cœur en ciseau dans TARDY 2005, *op. cit.* [n. 67], fig. 94d et p. 112.

Retenons aussi un étonnant chapiteau composite – ou dérivé du composite – mis au jour dans les thermes de Sainte-Gemmes-sur-Loire (fig. 34). Il présente trois registres. Le premier déploie huit feuilles réparties sur un calathos tronconique ; elles comportent sept folioles lancéolées et un peu anguleuses, dépourvues de digitations. Au registre médian, on observe douze feuilles inclinées (trois par face), comportant deux digitations latérales effilées et une foliole centrale plus épaisse, dont les bords sont simplement festonnés ; il y a bien là un registre distinct, autonome par rapport à la corbeille de feuilles : alors que celle-ci se développe selon un plan circulaire, le registre de feuilles offre quatre plans courbes de plus fort diamètre que le calathos et se raccordant par des arêtes. Le registre supérieur présente le traditionnel kyma ionique surmonté d'un abaque aux côtés curvilignes dont le centre est occupé par un fleuron très endommagé. Les oves étirés alternent avec des lancettes solidaires des coques. Ce registre est dépourvu de volutes : sur les diagonales du chapiteau figurent de simples barres verticales qui séparent les différentes faces. La structure en trois registres et l'absence des volutes font de ce chapiteau une création originale, avec un caractère provincial très marqué. Les propositions chronologiques peuvent s'appuyer sur la typologie du kyma, et en particulier sur la présence d'un motif en V reliant le sommet des coques et servant de base à la lancette, selon un schéma que nous avons déjà rencontré à Carhaix au début du II^e s. et retrouverons à Nantes à l'époque sévérienne. Les feuilles du registre médian apportent des précisions, puisqu'elles connaissent des parallèles extrêmement précis sur des blocs de Périgueux datés de la seconde moitié du II^e s.⁹⁷.



Fig. 34 : Sainte-Gemmes-sur-Loire, chapiteau composite (cliché P. David, musées d'Angers).

97. Pour des parallèles précis, voir TARDY 2005, *op. cit.* [n. 67], fig. 76-77 (p. 88).

Ce sont à nouveau des parallèles périgourdins qui permettent de dater un bloc de rinceau découvert à Jublains, à proximité immédiate du sanctuaire périurbain (fig. 35) ; l'utilisation d'un calcaire coquillier incite à le rattacher au temple, et sa forme comme son décor, qui se développe verticalement, conduisent à l'attribuer à une structure d'encadrement de la statue de culte. Le bloc porte en effet, sur un parement de section concave, les vestiges d'un rinceau double ; le décor n'est pas conservé sur une hauteur suffisante pour que les principes qui le régissent soient bien assurés, mais on reconnaît des bractées sinusoïdales constituées de larges folioles aux bords festonnés et au limbe convexe ; sur le rinceau droit, chaque foliole est doublée par une autre, qui lui est parallèle. La partie supérieure d'une foliole visible en bas à droite pourrait constituer le vestige d'un grand calice générant ou scandant la composition ; en effet, le bloc conserve probablement les vestiges d'un candélabre végétal, type de composition bien représenté en Gaule⁹⁸. L'hypothèse semble confirmée par la présence, dans l'espace dégagé entre les deux rinceaux, d'un calice à deux brins s'ouvrant sur un pistil lancéolé : même s'il est légèrement incliné vers la gauche, il devait marquer l'axe de la composition. La forme et le modelé des feuilles connaissent ici encore des parallèles exacts à Périgueux, sur des blocs datés par Dominique Tardy de la seconde moitié du II^e s.⁹⁹.

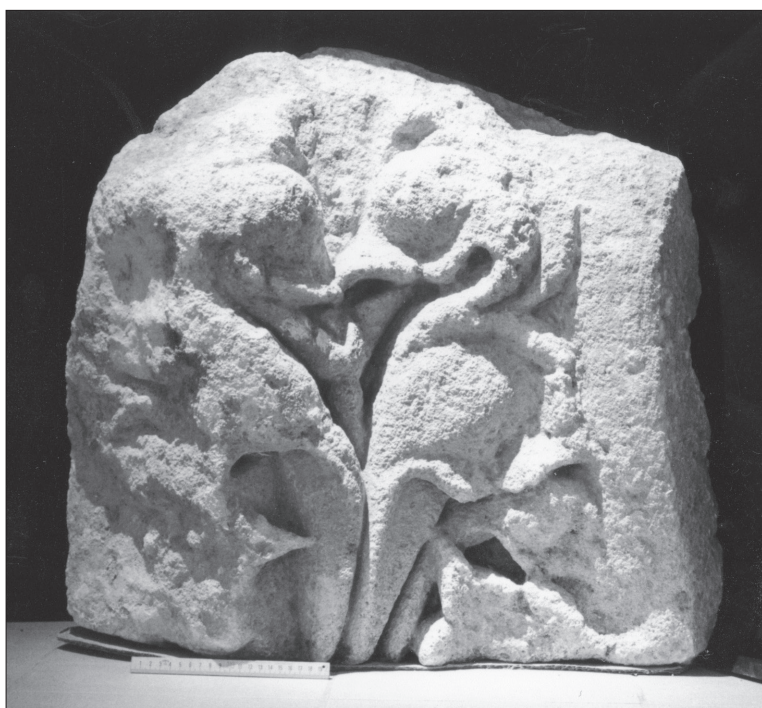


Fig. 35 : Jublains, bloc de piédroit orné d'un rinceau (cliché J. Naveau).

Angers a aussi livré un fragment de chapiteau de pilastre remployé comme cuve de sarcophage, remarquable en ce qu'il nous offre l'une des seules occurrences régionales d'un type de feuilles bien attesté en Aquitaine et en Gaule Belgique (fig. 36). Le chapiteau devait être taillé en deux assises : le bloc inférieur recevait une seule couronne de feuilles, masquant presque

98. Voir les travaux de MATHEA-FÖRTSCH 1999 *op. cit.* [n. 45], et les développements de TARDY 2005, *op. cit.* [n. 67], p. 43-45.

99. TARDY 2005, *op. cit.* [n. 67], p. 124. La comparaison avec un candélabre végétal décorant un support (*ibid.*, p. 35 et fig. 29) nous semble particulièrement éclairante.

totallement les deux caulicoles. Les feuilles comportent cinq folioles à trois digitations épaisses et festonnées. Elles sont rendues de manière très plastique, chaque foliole étant animée par une concavité bordée par un plissement convexe autour duquel les digitations se relèvent. Le découpage des feuilles en folioles tripartites trouve de nombreux parallèles, pendant tout le Haut-Empire, à Rome et en Italie comme dans les provinces nord-occidentales. On notera avec intérêt la façon dont, sur le chapiteau d'Angers, la digitation interne de chaque foliole recouvre partiellement la foliole située au-dessus : c'est la seule occurrence régionale d'une disposition très courante dans le décor de l'*Urbs*, de l'Italie, de la Narbonnaise, mais beaucoup moins fréquente en Gaule. La concavité régulière du limbe, qui annonce les creusements très schématiques « en cuiller », invite à proposer une datation durant la seconde moitié du II^e s.



Fig. 36 : Angers, registre inférieur d'un chapiteau de pilastre (cliché A. Polinski).

Enfin, un petit chapiteau de placage corinthien, découvert à Plumaudan (Corisolites) mérite quelque attention (fig. 37). Il se partage strictement entre un registre inférieur formé d'un seul rang de feuilles et un registre supérieur composé des calices et de l'abaque. Les feuilles comportent cinq folioles lancéolées aux bords lisses et au limbe sommairement animé. Les calices présentent une structure en berceau, laquelle offre un premier indice chronologique, prolongé par la tendance très nette au rapprochement des folioles inférieures des feuilles, tant sur le calathos que sur les calices, ce qui annonce la fusion de ces folioles qui intervient – un chapiteau de Jublains nous en fournit l'illustration en contexte régional – durant la période sévérienne.



Fig. 37 : Plumaudan, chapiteau d'applique en schiste (cliché Centre régional archéologique d'Alet).

La période sévérienne

La période sévérienne est marquée par une dégradation assez nette des schémas ornementaux, sensible avant tout dans le traitement de l'acanthé. Des fragments de chapiteaux attribuables à la *porticus triplex* du forum de Vannes mettent ainsi en œuvre une acanthé aux digitations courtes et épaisses, qui tendent vers une forme circulaire pour les digitations axiales (fig. 38). Ce type d'acanthé est amplement représenté dans l'espace gaulois¹⁰⁰. Mieux conservé, un intéressant chapiteau corinthien à bustes de Jublains documente l'évolution de la syntaxe des chapiteaux en ce premier tiers du III^e s. (fig. 39)¹⁰¹. Son registre inférieur est très réduit et ne comporte qu'un seul rang de feuilles qui n'entretiennent plus que des rapports très lointains avec l'acanthé : chaque feuille compte trois folioles complètes, lesquelles sont divisées en trois parties dont les bords sont animés de cinq festons qui rappellent les digitations. Entre chaque feuille, se dresse une petite foliole : l'évolution est bien connue, qui voit la fusion des folioles inférieures de deux feuilles adjacentes en une foliole unique¹⁰². Les feuilles entretiennent une

100. Voir par exemple P.-H. MITARD, *Le sanctuaire gallo-romain des Vaux-de-la-Celle à Genainville*, Guiry-en-Vexin, 1994, p. 169, n° 142, 144, 145.

101. JOULIA 1984, *op. cit.* [n. 2], dont nous nous écartons sur plusieurs points.

102. Par exemple à Rouen, sur la fontaine de la place de la Pucelle (E. FOLLAIN, J.-Y. LANGLOIS, H. BOCARD et *al.*, *Rouen. Les fontaines de la Place de la Pucelle. III^e, XVI^e et XVIII^e siècles* (Itinéraires du Patrimoine 105), Paris, 1996, p. 3 et 11) et sur les vestiges d'un tombeau (P. ANDRÉ, V. MUTARELLI, « La restitution du mausolée antique de Rouen », in *Le mausolée antique de Rouen. Fouilles de l'espace du Palais*, Musée des antiquités de la Seine-Maritime, Rouen, 1995, p. 25).

parenté évidente avec celles qui ornent des chapiteaux urbains d'époque sévérienne, en particulier les chapiteaux composites de l'arc de Septime Sévère (dédié en 202), de l'arc des Argentiers et de l'hippodrome du Palatin¹⁰³. Le registre supérieur, très imposant, comporte des calices en berceau qui ont perdu tout rapport avec le registre inférieur, le chapiteau étant dépourvu de caulicoles ; ils représentent l'évolution ultime du type, les calices revêtant la forme de lourdes guirlandes. Ils encadrent des bustes féminins mal conservés, qui ont entraîné la suppression des crosses internes, seules les crosses externes subsistant. L'abaque lisse est réduit à un mince cavet sous listel.

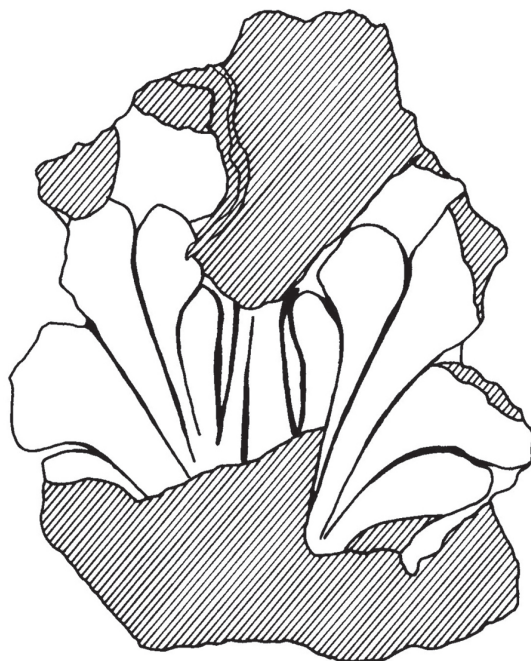


Fig. 38 : Vannes, fragment de chapiteau corinthien (dessin de l'auteur).



Fig. 39 : Jublains, chapiteau corinthien à bustes, vue sur la diagonale (cliché de l'auteur).

103. K.S. FREYBERGER, *Stadrömische Kapitelle aus der Zeit von Domitian bis Alexander Severus. Zur Arbeitsweise und Organisation stadtrömischer Werkstätten der Kaiserzeit*, Mayence, 1990, pl. 38a-c et pl. 40a.

Fig. 40 : Nantes, bloc de corniche non canonique (cliché C. Hémon, musées départementaux de Loire-Atlantique).

Parmi les productions attribuables à la période sévérienne, il faut signaler une corniche non canonique de Nantes, dont la modénature se réduit à un rang d'oves et fers de lances, une doucine ornée d'une composition de feuilles alternant avec des joncs, chacun de ces éléments étant comme animé par le vent, une grosse baguette décorée d'une tresse à deux brins et un bandeau lisse (fig. 40). La syntaxe du bloc comme le vocabulaire ornemental prennent place dans des séries étoffées¹⁰⁴, et il n'est guère que la position de la tresse – elle figure généralement à la base des corniches – pour introduire un élément original.



Nous achèverons ce tour d'horizon avec un fragment de chapiteau corinthien asiatique en marbre (fig. 41) découvert lors du dégagement du temple de Vieille-Cour à Mauves-sur-Loire (Namnètes). Seule est conservée une partie du registre inférieur, suffisante toutefois pour identifier la typologie du chapiteau, qui respecte si exactement les caractéristiques du type qu'il ne peut avoir été façonné que par des artisans micrasiatiques et importé sous une forme achevée. Les rapports qu'entretiennent les feuilles invitent à proposer une datation dans la première moitié du III^e s.¹⁰⁵. S'il n'existe pas le moindre doute sur la typologie de cet élément, il n'en pose pas moins de sérieux problèmes. Nous avons récemment réexaminé ce fragment : ce que nous avons d'abord lu comme un fragment de chapiteau de pilastre d'applique¹⁰⁶ provient en fait d'un chapiteau de colonne de grandes dimensions, dont une courte portion du parement a été sciée. Comment expliquer sa présence ? Il a été recueilli en 1886 par l'érudit Léon Maître

104. Des corniches associant des oves et fers de lance à une composition végétale de larges feuilles acanthisées alternant avec des joncs ont été publiées à Neumagen (NUMRICH 1997, *op. cit.* [n. 30], pl. 19-5), Genainville (MITARD 1994, *op. cit.* [n. 100], p. 116, n° 61 et 63) et Lutèce (J.-P. WILLESME, « Le décor architectural de pierre à Lutèce », in *Lutèce-Paris, de César à Clovis*, Paris, 1984, n° 105, p. 186).

105. Les chapiteaux du II^e s. et du début du III^e s. présentent des feuilles largement éloignées (PENSABENE 1973, *op. cit.* [n. 17], n° 332, 333, 335-337, 341, 344, 346), qui ont ensuite tendance à se rapprocher, couvrant toute la partie inférieure du calathos. Ce processus modifie la structure de l'acanthé : les folioles, auparavant redressées le long de la côte axiale, se déploient plus largement de façon à toucher leurs homologues des feuilles adjacentes ; les zones d'ombre au sein d'une même feuille s'en trouvent affectées, tandis qu'une suite de motifs caractéristiques naît au contact de deux feuilles. Le chapiteau de Mauves se situe manifestement à un stade intermédiaire de l'évolution : le contact des feuilles n'a pas encore entraîné de modification de l'acanthé. Un parallèle assez précis nous est fourni par un exemplaire d'Ostie daté par P. Pensabene du deuxième quart du III^e siècle (*ibid.*, n° 339).

106. MALIGORNE 2006, *op. cit.* [n. 1], p. 62 et 122 ; M. MONTEIL, Y. MALIGORNE, G. AUBIN, P.-A. BESOMBES, J.-P. BOUVET et al., « Le sanctuaire gallo-romain de Vieille-Cour à Mauves-sur-Loire : bilan des connaissances », *Revue archéologique de l'Ouest*, 26, 2009, p. 171-172 avec fig. 20 ; Y. MALIGORNE, « Contribution des ordres d'architecture à la hiérarchisation des espaces : quelques exemples gaulois », *Aremorica. Études sur l'ouest de la Gaule*, 3, 2009, p. 100.

auprès du propriétaire de la parcelle sur laquelle se dresse le temple, avec d'autres fragments de marbre, dont un fût de pilastre d'applique rudenté¹⁰⁷. On ne peut donc formellement exclure l'hypothèse selon laquelle ce fragment aurait été prélevé sur un autre site par un collectionneur d'antiquités, avant de passer dans les collections du musée Dobrée de Nantes par l'entremise d'un Léon Maître dont la bonne foi et le sérieux ne peuvent être mis en doute. Nous n'y croyons guère, pourtant, ce qui ne laisse subsister que deux possibilités : soit le chapiteau a été débité durant l'Antiquité, et ce sont des plaques de petites dimensions qui ont été remployées dans le décor d'applique de la *cella* du temple ; soit il a été tronçonné postérieurement, ce qui semble moins incongru, mais conduit à réviser son attribution au temple : la *cella* est en effet trop exiguë pour avoir accueilli un ordre de colonnes libres, et l'ordre externe est connu par de nombreux fragments, tous en tuffeau.

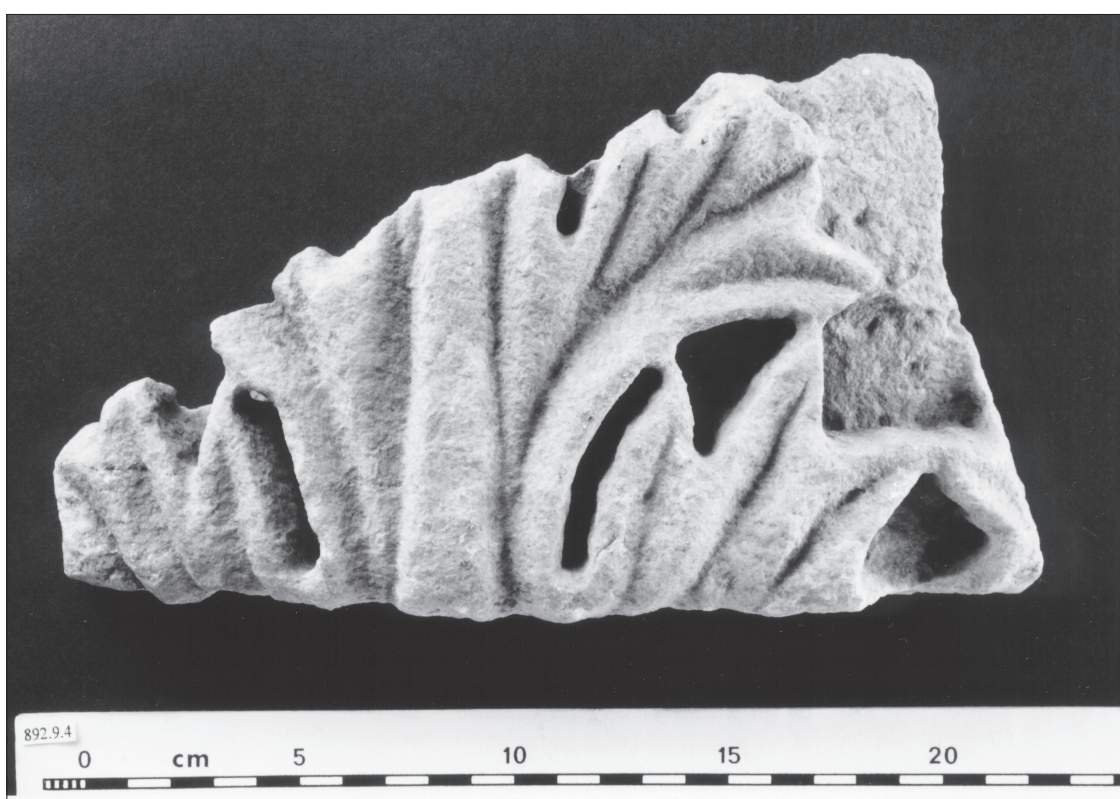


Fig. 41 : Mauves-sur-Loire, fragment de chapiteau corinthien asiatique (cliché C. Hémon, musées départementaux de Loire-Atlantique).

La circulation des modèles

On relève un phénomène d'abord mis en lumière, avec des arguments plus nombreux, par Dominique Tardy dans ses études sur le décor architectural en Aquitaine : du milieu du II^e s. à la période sévérienne, l'origine de la majorité des cartons mis en œuvre en Gaule occidentale est à rechercher en Gaule Belgique. Les séries régionales nous en fournissent maintes illustrations, depuis la typologie de l'anthémion des corniches du temple de Jublains,

107. L. MAÎTRE, *Géographie historique et descriptive de la Loire-Inférieure, I, Les cités disparues des Namnètes*, Nantes, 1893, p. 30.

au milieu du II^e s., jusqu'à la syntaxe d'une corniche non canonique de Nantes, à l'époque sévérienne (fig. 40). Cependant, si les ateliers d'Aquitaine perdent de leur capacité créative, ils semblent encore assumer un rôle de relais dans la diffusion des motifs et compositions ornementales ; ainsi, les courants qui s'étaient instaurés au I^{er} s. entre l'Aquitaine et la Lyonnaise occidentale paraissent se maintenir ; c'est en tout cas ce que suggèrent les parentés très étroites entre certaines productions de Périgueux et des blocs de Jublains (fig. 35), Angers (fig. 33) et Sainte-Gemmes-sur-Loire (fig. 34).

Les références aux modèles « urbains » sont encore plus diffuses que durant les périodes précédentes, et le répertoire ornemental est marqué par un caractère provincial très accusé ; il n'est guère que la typologie des feuilles d'un chapiteau à bustes de Jublains (fig. 39) pour faire écho à des productions de l'*Urbs*, en l'espèce l'acanthé de chapiteaux du règne de Septime Sévère, sans qu'on ne sache rien, toutefois, des jalons de la transmission des cartons.

Notons enfin que les marbres font une apparition des plus timides dans le décor architectural, toujours sous la forme d'éléments d'applique, les blocs les plus intéressants décorant la *cella* des temples de Jublains (fig. 31) et Mauves-sur-Loire (fig. 41). Si dans le premier cas, certaines des composantes du décor peuvent être l'œuvre de *marmorarii* gaulois, il ne fait aucun doute que dans le second, le chapiteau est un produit d'importation fini. Les marbres sont cependant très peu utilisés dans l'horizon régional, que ce soit pour la mosaïque, l'*opus sectile*, la statuaire ou le décor architectural, et on leur préfère, évidemment pour des raisons économiques, des succédanés, dont les chapiteaux d'applique en schiste de Caulnes (fig. 13) et de Plumaudan (fig. 37) nous fournissent de bonnes illustrations.

Conclusion

Les développements qui précèdent ne se sont que peu arrêtés sur la dimension géographique et, partant, ont pu donner l'impression, assurément fautive, que ces territoires de Gaule occidentale étaient complètement indifférenciés et que les pratiques des ornemanistes y étaient partout les mêmes. Nous avons naturellement insisté sur les blocs les plus riches sur le plan ornemental, qui autorisent une datation sur critères stylistiques. Les Diablintes et les Andécaves ont été souvent cités, les Namnètes et les Osismes plus ponctuellement. Il faut être conscient du fait que dans plusieurs *civitates*, l'essentiel de la production des *lapidarii* est constitué par des colonnes toscanes, des architraves lisses et des corniches non canoniques à la modénature très simplifiée. La *civitas* des Coriosolites, dont il a été peu fait mention, illustre parfaitement ces constats, puisque des séries architectoniques pourtant abondantes n'y ont livré que deux chapiteaux non toscans, appartenant sans doute à des colonnes supportant des statues, et deux chapiteaux d'applique en schiste. Le toscan domine aussi – mais de façon moins nette – les séries architectoniques des Osismes et des Riédons.

Dans plusieurs cités, les *lapidarii* se sont donc contentés de reproduire des éléments d'architecture très simples, dont les moulures constituent le seul décor ; ils ont ignoré l'ordre corinthien et le composite, y compris pour les programmes les plus importants et les plus officiels (fig. 42). On ne saurait cependant en déduire que ces territoires restaient à l'écart des courants culturels qui parcouraient les Gaules. Considérons brièvement l'exemple coriosolite, le moins équivoque en apparence, si du moins l'on s'en tient aux éléments d'architecture. Quelques blocs prouvent une circulation des modèles : les artisans travaillant le schiste, matériau n'opposant que de faibles contraintes au tailleur de pierre, disposaient de cartons corinthiens et corin-

thianisants qu'ils ont su retranscrire de façon satisfaisante (fig. 13 et 37). Dans le domaine de l'architecture monumentale, on note la fréquence de supports complexes, associant plusieurs éléments : colonnes bilobées, piliers cordiformes, supports associant pilier et colonne engagée... Sont parfois mises en œuvre des associations peu fréquentes, qui trahissent la circulation des modèles en même temps qu'une réceptivité des architectes et artisans à des architectures articulées.

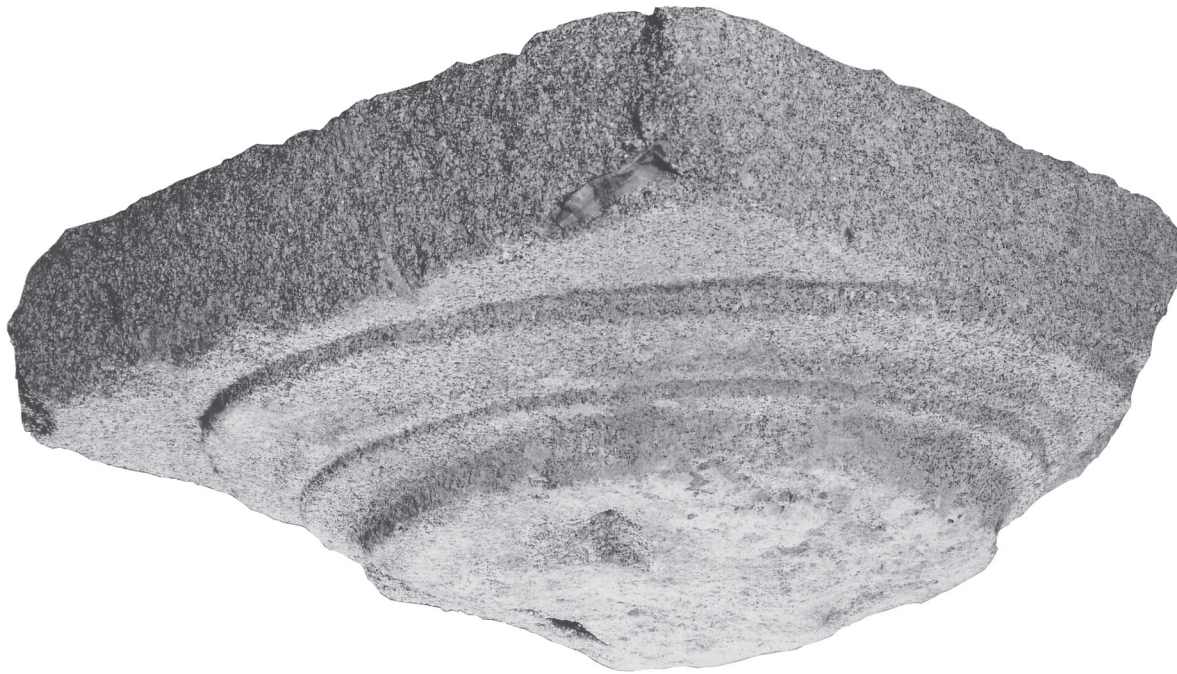


Fig. 42 : Rennes, grand chapiteau toscan en granite, attribuable au temple poliade de Mars Mullo (cliché A. Amet, musée de Bretagne).

Enfin, il existe parfois un décalage sensible entre la nature et l'ampleur d'un complexe monumental, d'une part, et ses *ornamenta*, d'autre part. Le sanctuaire du Haut-Bécherel, identifiable au lieu de culte poliade des Coriosolites¹⁰⁸, ne comportait que des ordonnances décoratives toscanes, très sobres ; en cela, il ne différait en rien des *domus*, *villae* et édifices commerciaux de la cité. Cependant, il emprunte sa typologie à de prestigieux prédécesseurs, puisque le schéma qu'il met en œuvre, qui greffe l'*aedes* à la branche médiane d'une *porticus triplex*, dérive de précédents hellénistiques actualisés par le *Templum Pacis* et le temple du Cigognier à Avenches ; plusieurs constats, dont le détail n'a pas sa place ici, donnent d'ailleurs à penser que le sanctuaire helvète a servi de modèle au monument coriosolite, au prix d'adaptations et de modifications qui affectent avant tout l'*aedes* (fig. 43). Nous sommes donc ici devant l'un de ces cas de décalage entre la structure d'un complexe, les références auxquelles il fait appel et son décor ; un cas tout à fait comparable nous est offert par le sanctuaire à terrasse de *Munigua*, en Bétique, dont

108. A. PROVOST, V. MUTARELLI, Y. MALIGORNE, *Le monument du Haut-Bécherel à Corsenl, sanctuaire public des Coriosolites*, Rennes, 2010.

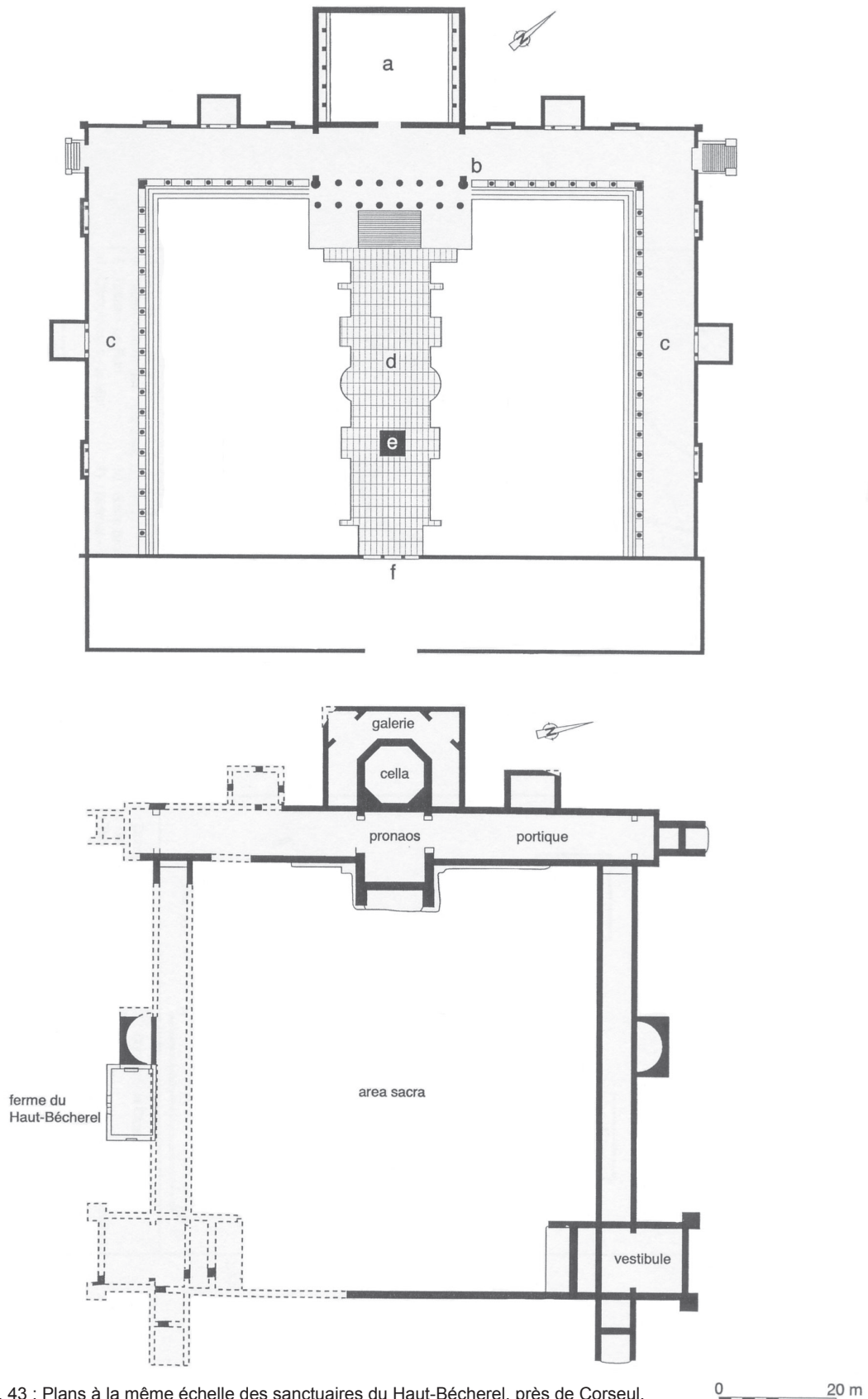


Fig. 43 : Plans à la même échelle des sanctuaires du Haut-Bécherel, près de Corseul, et du Cigognier, à Avenches (DAO S. Jean, Inrap).

Filippo Coarelli a démontré qu'il empruntait sa typologie monumentale très élaborée à des précédents tardo-républicains du *Latium* – les sanctuaires d'Hercule Victor à Tivoli et de la Fortuna Primigenia à Palestrina¹⁰⁹ –, mais qui ne met en œuvre que des ordonnances décoratives fort médiocres¹¹⁰. Loin de vivre dans un univers étroit, loin d'être fermés aux apports extérieurs, les commanditaires du sanctuaire du Haut-Bécherel – les élites civiques des Coriosolites – ont agréé sinon défini eux-mêmes un grand programme architectural qui fait explicitement référence à un schéma que son emploi par Vespasien avait sans doute chargé d'un prestige nouveau et qui était à même d'exprimer la complexité du panthéon civique et des relations qui unissaient les hommes, les empereurs divinisés et les dieux immortels ; simplement, la nature du substrat géologique régional, qui ignore pratiquement les roches sédimentaires, l'éloignement par rapport aux bassins calcaires du Val de Loire et du Poitou, l'absence sur place de *lapidarii* de bon niveau, des disponibilités financières sans doute limitées, enfin, leur ont interdit de doter le monument d'un riche décor architectural. L'exemple prouve que les choix des commanditaires en matière décorative ne dénoncent nullement un manque de réceptivité au langage architectural classique ; il conduit du même coup à relativiser en certains contextes le rôle du décor architectural comme « marqueur » de la romanisation.

109. F. COARELLI, « Munigua, Praeneste e Tibur. I modelli laziali di un municipio della *Baetica* », *Lucentum* VI, 1987, p. 91-100.

110. Voir la discussion qui a suivi la communication de P. Pensabene au XIV^e congrès d'archéologie classique : P. PENSABENE, « Classi sociali e programmi decorativi nelle provincie occidentali », in *La ciudad en el mundo romano, Actes du XIV^e congrès d'archéologie classique (Tarragone, 1993)*, Tarragone, 1994, p. 320.